LE
FAUX CAPUCIN.

I.

On trouve à la même adresse:

KERVALEC, ou le Gentilhomme Bas-Breton, par C. J. SONNERAT. 4 vol. in-12, *fig.* 7 fr. 50 c.

M. DE SAINT-JULES,

OU

LE FAUX CAPUCIN,

PAR M. GENSARD,

AUTEUR DU JEUNE SÉMINARISTE.

TOME I.

A PARIS,
Chez MAISON et GERVAIS, Imprimeurs,
rue Vieille-du-Temple, N° 47.

1806.

M. DE SAINT-JULIEN,

OU

LE FAUX CAPUCIN,

PAR M. GENSARD,

AUTEUR DU JEUNE SAMARITAIN.

TOME I.

A PARIS,

LIBRARY
AUG 8 1968
UNIVERSITY OF
PQ
2260
G344M2
t.1

AVERTISSEMENT.

Les aventures qui sont décrites dans ce Livre, ne sont point de ces histoires faites à plaisir et inventées par un faiseur de Romans. Elles sont si véritables, que quelque soin qu'on ait pris de changer plusieurs incidens, et de surcharger quelques faits pour les rendre méconnaissables, il est impossible que bien des gens n'y soient reconnus. L'histoire des deux religieuses est si publique, qu'on n'a point déguisé leurs

noms, ainsi qu'on a fait à l'égard de tous les autres, pour qui l'on a eu cette attention ; et sur-tout pour celui du chanoine, qu'on a laissé en blanc pour éviter toute maligne interprétations.

LE

FAUX CAPUCIN.

UN orage des plus violens avait forcé le comte de Saint-Hilaire à s'éloigner de ses gens. La pluie et le tonnerre ayant écarté tous les chasseurs, chacun avait cherché un asyle dans les lieux les plus voisins. Le comte qui s'était trouvé engagé dans une forêt, après avoir vainement cherché une retraite, fut obligé d'essuyer toute la violence de l'orage et de passer la nuit entière errant dans cette même forêt.

Enfin l'aurore ramena le jour et

le beau tems. Le comte, continuant à chercher quelque issue qui conduisît hors du bois, se trouva insensiblement dans une allée pratiquée dans le plus épais. Il fut surpris d'appercevoir à quelques cents pas de là une maison qui n'avait rien de magnifique, mais qui paraissait charmante par sa simplicité. La fatigue qu'il avait essuyé lui fit regarder cette rencontre imprévue comme un grand bonheur. Il espéra de trouver les secours dont il avait besoin.

A peine fut-il à la moitié du chemin, qu'il apperçut un homme couché sur un banc de pierre, qu'on avait pratiqué dans un cabinet de verdure. Il lui semblait

que cette personne ne lui était pas inconnue. Comme elle avait le visage caché en partie par un livre qu'elle lisait, il eut la curiosité de s'approcher pour l'examiner de plus près. Lorsqu'il fut un peu éloigné du cabinet, le bruit qu'il faisait en marchant, ayant attiré l'attention du solitaire, quelle fut sa surprise de reconnaître en lui le marquis de Saint-Jules son meilleur ami, dont on ignorait le sort depuis plus de trois années. Est-ce vous, lui dit-il en l'embrassant, mon cher marquis ? Par quel sort, par quel caprice heureux retrouvai-je un ami aussi tendre ? Quoi ! vous êtes vivant, et vous m'avez caché votre état et votre situation ? Vous avez

pu garder un pareil silence, connaissant combien votre perte devait m'affliger ?

Des raisons importantes, répliqua le marquis de Saint-Jules, m'ont forcé à vous taire mon sort. Jugez par notre amitié quelle contrainte il a fallu me faire. Puisque la fortune nous rejoint, je ne vous cacherai plus par quel coup du destin vous me trouvez dans cette retraite ; vous verrez si vous devez vous plaindre du mystère que je vous ai fait. Mais la situation et l'état dans lequel je vous vois, a besoin de repos ; entrons dans la maison que vous voyez au bout de cette allée : c'est là ma retraite ; c'est là où je vis plus heureux que dans les palais les plus superbes.

Le comte de Saint-Hilaire était si surpris de tout ce qu'il voyait, qu'il n'avait pas la force de répondre à son ami. Etant arrivé à la maison, il entra dans une salle, ornée de quelques tableaux de très-bon goût. Vous voyez, lui dit le marquis de Saint-Jules, que si ma demeure n'a rien de magnifique, elle offre aux yeux de quoi se contenter. Auprès de cette salle était une chambre d'une médiocre grandeur, décorée de meubles simples et propres. Elle communiquait à un cabinet rempli d'excellens livres. Une petite cuisine et un appartement pour un domestique qu'on avait pratiqué dans le derrière de ce bâtiment, achevaient de donner toutes les commodités.

Le comte de Saint-Hilaire, revenu de sa première surprise, examina avec plaisir une retraite aussi charmante. Son ami eut soin de lui faire donner un habit et du linge pour changer le sien, étant percé de la pluie de la nuit précédente. Frontin, le seul domestique que le marquis de Saint-Jules eût conservé avec lui dans sa solitude, leur servit à dîner. Les viandes n'y étaient point prodiguées à l'excès; mais tout était d'un goût très-exquis et délicat. Cela augmentait l'étonnement du comte; il ne pouvait accorder la bigarrure et la dissonance de la retraite de son ami, avec la délicatesse de ses repas, et les peintures assez libres de ses appartemens.

mens. Je vois, lui dit le marquis en sortant de table, qu'il y a quelque chose dans ma conduite qui vous étonne et vous embarrasse; je veux vous tirer de peine. Passons dans la prairie qui aboutit à l'allée où vous m'avez rencontré ce matin, et je vous instruirai de tout ce que vous pouvez souhaiter. A peine furent-ils arrivés, que s'étant assis sur l'herbe au pied d'un ruisseau qui serpentait dans la plaine, le marquis de Saint-Jules dit au comte de Saint-Hilaire:

Les malheurs qui m'ont forcé à quitter le monde, vous ont toujours été inconnus, mon cher ami. Vous étiez à Paris lorsque

l'amour commença à troubler mon repos.

J'avais joui d'une tranquillité paisible jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Mon cœur, vous le savez, n'avait jamais ressenti aucun trouble : je vous plaignais sans cesse d'être le jouet d'une passion qui nous rend esclave. Je faisais ce que je pouvais pour combattre le penchant que vous aviez à la tendresse. Vous vintes à bout de le surmonter ; vous partîtes pour Paris, rebuté du peu de fidélité des femmes. Votre exemple aurait dû me fortifier dans mon indifférence : admirez le caprice de mon destin ; c'est dans ce tems-là que je perdis ma liberté. Elisabeth, l'ingrate Elisabeth se rendit maî-

tresse de mon cœur. Ce fut au bal, chez la baronne de Saint-Cyr, que je sentis le premier trait qui partit de ses yeux; elle était masquée à l'espagnole; vous savez combien cet habillement lui était avantageux. Le noir de ses habits relevait la blancheur de son teint, sa taille était marquée par un corset qui en faisait apercevoir toute la beauté. Le plaisir et la joie du bal avait donné un nouveau feu à ses yeux. Je fus ému en la voyant danser; il me sembla que je voyais la déesse des Grâces. Je ne pénétrais pas d'abord ce qui se passait dans mon cœur; mais l'empressement que j'eus à lui parler pendant le reste du bal, l'attention que j'avais à la voir dan-

ser, tout cela me parut extraordinaire. Je me retirai chez moi au sortir de l'assemblée, inquiet et rêveur : quoique j'eusse veillé les trois quarts de la nuit, je ne pus goûter les douceurs du sommeil. Incessamment l'image d'Elisabeth se présentait à mon esprit ; tantôt je croyais la voir danser ; tantôt il me semblait que je lui parlais ; quelquefois même je me figurais qu'elle répondait gracieusement aux discours que je lui adressais.

Le jour parut et ne diminua point mon inquiétude. J'attendis avec impatience l'heure de l'assemblée chez la comtesse de Lignac, où je savais qu'Elisabeth devait se rendre. Je pris beaucoup plus de soin de me parer qu'à l'or-

dinaire ; je ne me trouvai jamais assez bien. Vingt fois je fis défaire à mon valet-de-chambre une boucle de cheveux qui me paraissait mal. Le pauvre Frontin était tout étonné de cette nouveauté. Vous savez combien je méprisais la parure, et quelle était ma façon de penser sur le ridicule soins de nos courtisans à prendre autant de peine à leur toilette que le coquettes les plus outrées. Tout ma philosophie s'était évanouie, je ne m'apercevais pas que je tombais dans un défaut que j'avais blâmé si souvent. L'amour me faisait oublier moi-même, sans que je m'en apperçusse et sans que je connusse que c'était lui qui était la cause de mes faiblesses.

Je me rendis à trois heures après-midi chez la comtesse de Lignac ; Elisabeth et sa mère n'y étaient point encore arrivées. J'avais peine à cacher mon inquiétude, je craignais que quelqu'affaire ne les empêchât de venir à l'assemblée. Ce trouble que je sentais dans mon cœur commença à me donner la première idée de ma situation. Je vis que cette tranquillité, dont j'avais fait tant de cas jusqu'alors, était à la veille de s'évanouir. Je ressentais quelque peine à perdre le fruit de sept à huit années de réflexions, sur les maux que l'amour entraîne après lui. Elisabeth qui parut avec sa mère, bannit bientôt toutes ces pensées de mon cœur. Je la trou-

vai plus belle et plus charmante que la veille. La fatigue du bal n'avait rien diminué de ses appas. On proposa de jouer à quadrille. Comme je savais qu'elle ne jouait point, je ne voulus pas m'engager, espérant de pouvoir trouver le moyen de lui dire plus librement ce que je pensais, lorsque la compagnie serait occupée au jeu.

En effet, d'abord qu'on eut formé les parties, ceux qui n'en furent point proposèrent d'aller promener dans le jardin. Je pris ce tems pour parler à Elisabeth. Elle s'était arrêtée à cueillir un œillet dans le parterre, et avait laissé marcher la jeune Marine avec qui elle était. Il ne paraît point,

lui dis-je, que vos yeux n'aient pas joui d'un parfait repos la nuit passée : il faut être aussi belle que vous pour conserver cet air de fraîcheur après avoir essuyé les fatigues du bal Quand on est jeune et qu'on aime le plaisir, répondit Elisabeth, on les supporte aisément. Je vous suis pourtant fort obligée de votre politesse, continua-t-elle en riant ; mais j'aurais cru que vous m'auriez traitée plus favorablement aujourd'hui que vous ne fîtes hier, et que vous ne m'auriez point fait des complimens dont je connais le peu de réalité. Vous ne me rendez pas justice, répliquai-je, et dans ce que je dis ma bouche ne fait que se prêter à mon cœur. Il apprit hier

au bal des sentimens qu'il n'avait jamais ressentis, et s'estimerait heureux si le trouble qu'il ressent pouvait ne pas déplaire à celle qui le cause. Vous êtes un badin, me dit Elisabeth, du ton dont vous parlez, vous persuaderiez quelqu'un qui connaîtrait moins combien elle a peu de mérite pour faire une pareille impression sur le cœur d'un homme aussi indifférent que vous. Ha ! je ne le suis plus, lui répondis-je vivement, et vos yeux ont fait dans un instant ce que toutes les femmes que j'ai connues n'ont pu faire dans dix années.

La jeune Marine qui nous avait rejoint, m'empêcha de continuer; nous changeâmes de discours; on

régla une partie de campagne qu'on devait faire. Du reste de la journée il me fut impossible de parler en particulier à Elisabeth. Je m'en consolai, dans l'espoir que j'avais de trouver le lendemain, par la liberté que donnent les parties de campagnie, une occasion favorable à lui expliquer mes sentimens. Je me contentai de lui exprimer par mes regards, ce que je ne pouvais lui dire.

Lorsque je fus retiré chez moi, je me trouvai aussi agité que la nuit précédente. J'avais débrouillé les sentimens de mon cœur. Je n'ignorais plus ce qui en causait le trouble; il était le jouet de la crainte, des desirs, de l'espérance; toutes ces passions qui m'a-

vaient été inconnues jusqu'alors, ne me donnaient aucun relâche. Je fus des premiers qui me rendis le matin chez la comtesse de Lignac. C'était le rendez-vous qu'on avait choisi pour partir tous ensemble. Elisabeth arriva peu après dans le carrosse de sa mère; la Marine et son frère y occupèrent les deux places vacantes. La comtesse de Lignac, le chevalier de Fonvieille et moi, allâmes dans celui de la baronne de St.-Cyr. C'était dans une de ses terres à deux lieues de la ville que nous devions dîner.

Je ne pus m'empêcher d'être rêveur en chemin, la comtesse s'en apperçut, elle m'en fit une guerre gracieuse : quelqu'effort

que je fisse pour lui cacher mon trouble, elle connut que je n'étais pas dans une situation tranquille, et craignant de ne me faire de la peine, elle finit ses agaceries.

Pendant le dîner une partie de ma tristesse s'évanouit : je m'étais placé auprès d'Elisabeth ; le plaisir de lui dire de tems en tems quelque chose de gracieux, avait répandu un air de gaîté sur mon visage et dans toutes mes actions. On resta jusqu'à six heures du soir à table ; on chanta beaucoup ; le vin, la bonne chère augmenta la joie de toute la compagnie. Au sortir de table, on alla promener dans de grandes allées qui aboutissent à la rivière par différentes avenues

nues et qui forment une espèce de labyrinthe.

Le sort me fournit le moyen d'entretenir Elisabeth en particulier, je n'eus garde de perdre l'occasion de lui avouer ce que je pensais. Chacun avait pris des routes différentes, et je me trouvai seul avec elle dans une allée. Permettez, lui dis-je, que je vous explique des sentimens que la présence de mademoiselle de Marine m'obligea hier à contraindre. J'ai été indifférent jusqu'à présent, belle Elisabeth; mais mon cœur ressent autant d'amour qu'il eut autrefois d'indifférence C'est vous, ce sont vos yeux qui l'ont soumis: ne les armez point de rigueur, en apprenant l'ardeur qu'ils m'ont

inspiré. Souffrez que je vous avoue les maux que vous causez sans vous en appercevoir. Je ne veux rien apprendre, répondit-elle. J'ignore quels sont les maux dont vous vous plaignez, je ne veux ni les connaître ni les partager. Changeons de conversation, marquis, où je vais quitter la partie. Ces douceurs conviendraient au bal; mais elles sont déplacées à la campagne.

Pendant ce discours nous arrivâmes à la rivière, où nous trouvâmes le reste de la compagnie; on s'amusa à jouer des petits jeux jusqu'à l'heure du souper. Je repris le soir à table la même place que j'avais occupée le matin, je ne perdis aucune occasion de dire

quelque chose de gracieux à Elisabeth; elle paraissait n'être point insensible à mes politesses. Je résolus de ne pas me rebuter de la façon dont elle avait reçu ma déclaration. Pendant près de deux mois je continuai à lui donner des marques des sentimens de mon cœur. Je l'accoutumai peu-à-peu à m'entendre dire que je l'aimais. Enfin je crus lire dans sa manière d'agir, que ma passion n'avait rien qui lui déplût. Je résolus de m'expliquer plus librement que je n'avais fait.

Un jour où tout le monde était occupé au jeu, elle descendit dans le jardin : je m'étais défendu d'être d'aucune partie, dans l'espérance de pouvoir lui parler. Je

m'avançai vers elle, sans qu'elle parut s'en appercevoir. Vous semblez rêveuse, lui dis-je, aujourd'hui belle Elisabeth, qui peut troubler votre gaîté ordinaire ? Vous êtes mauvais physionomiste, me répondit-elle, et je puis vous assurer que j'ai l'esprit et le cœur très-tranquille. Qu'on est heureux, repliquai-je, quand on est dans une pareille situation, et que la mienne depuis trois mois est différente ! Hélas ! qu'est devenue cette liberté dont je faisais tant de cas ? elle s'est évanouie pour toujours ; mais si l'amour le plus vif et le plus respectueux mérite du moins d'être plaint, je devrais exciter quelque pitié.

Un homme tel que vous, me ré-

pondit Elisabeth, mériterait davantage ; mais je ne suis point la maîtresse de mon sort et de ma main : je dépends d'une mère, aux volontés de laquelle je suis soumise : quand même votre amour ne me déplairait point, vous n'en seriez pas plus heureux. Ha ! belle Elisabeth, lui répondis-je, si ma passion ne vous paraît point téméraire, si vous souffrez que j'ose lever les yeux jusqu'à vous, je me flate que votre mère ne me trouvera pas un parti indigne d'être son gendre. Ce n'est point assez que du consentement de ma mère, repliqua Elisabeth, vous dépendez d'un père qui peut-être n'approuvera point un établissement qu'il ne trouvera pas de son goût.

Votre amour, si tant est qu'il soit aussi violent que vous le dites, vous applanit toutes les difficultés. Mais une seule me paraît assez considérable, pour devoir vous faire faire des réflexions qui serviront à vous aguérir. D'ailleurs, continua-t-elle, voici la fin du carnaval, ma mère va bientôt me ramener à l'abbaye de Saint-André, auprès de ma tante; vous ne me verrez plus que très-rarement, cela servira à me bannir entièrement de votre cœur. A vous bannir de mon cœur! m'écriai-je: ha! la mort même ne saurait le faire. Si vous ne pouvez être touchée par l'amour le plus tendre et le plus sincère, la vie me devient désormais à charge

Je serais moins infortuné de cesser de vivre, que de souffrir votre indifférence. Mais, continuai-je en mettant un genou en terre, et lui prenant une de ses belles mains, laissez-moi me flatter, que si mon bonheur dépend de vous, vous ne vous y opposerez point. Je ne suis point en peine du consentement de votre famille et de la mienne, la difficulté est plus petite que vous ne vous figurez. L'aveu que vous me demandez, dit Elisabeth, ne doit point s'exiger; qu'il vous suffise que j'ai bien voulu souffrir que vous m'expliquassiez des sentimens que je n'aurais pas même dû écouter. Travaillez auprès de ma mère et de votre famille;

peut-être que le tems et votre constance travailleront aussi pour vous.

Ces derniers mots me donnèrent une satisfaction infinie : je dis à ma belle maîtresse tout ce que la tendresse la plus vive peut inspirer ; je lui jurai que ce ne serait qu'après lui avoir donné des marques d'une passion sincère que j'exigerais qu'elle ne s'opposât point à mon bonheur.

Depuis ce jour je ne lui cachai plus ce qui se passait dans mon cœur. Elle allait les après-dîner chez la comtesse de Lignac, et je trouvais toujours quelque moment pour lui parler sans témoins.

Cependant le carême appro-

chait ; elle devait retourner le mercredi des cendres dans l'abbaye de St. André, auprès de sa tante qui en était abbesse. Je lui demandai la permission de la voir à la grille : après quelque difficulté, elle y consentit. J'avais une parente pensionnaire dans ce couvent ; ainsi il ne me fut pas difficile de trouver un prétexte à mes fréquentes visites.

Mon amour augmentait tous les jours, et je ne pouvais savoir si j'avais fait quelque progrès dans le cœur d'Elisabeth. Depuis qu'elle était rentrée dans le couvent, il se passait peu de jours que je ne la visse. Ma parente s'aperçut bientôt qu'elle n'avait pas grande part aux visites que je lui faisais.

Loin de le trouver mauvais, elle chercha tous les moyens de m'obliger, en me procurant le plaisir de voir ma maîtresse.

J'avais fait agir auprès de mon père pour savoir quelle était sa pensée sur mon établissement avec Elisabeth. Ceux que j'avais chargé de le sonder là-dessus me dirent qu'il consentirait fort volontiers à mon mariage, si sa mère y voulait donner les mains. J'avertis Elisabeth des sentimens de mon père; elle en parut satisfaite, et je me regardais déjà au comble de mes vœux, lorsque je rencontrai dans sa mère un obstacle que je n'aurais pas dû prévoir. Elle répondit à ceux qui lui firent la demande de sa fille

au nom de ma famille, qu'elle ne songeait point encore à l'établir; qu'elle était fort jeune, et dans un âge où elle ne devait pas se presser de la marier; qu'elle était sensible à l'honneur que mon père lui faisait, et que s'il persistait dans cette même résolution, quand le tems où elle devait l'établir serait arrivé, elle me préférerait toujours à tout autre parti.

Cette réponse, toute consolante qu'elle était, me causa un chagrin infini; il falut cependant prendre patience. Je dis à Elisabeth que l'espérance de mériter davantage ses bontés me consolait de ce retardement.

Depuis le consentement que nos parens semblaient donner à notre

inclination, nous nous contraignions moins. Ma belle maîtresse ne m'avouait pas que je lui fusse cher; mais je lisais dans ses yeux ce que sa bouche me taisait. Nous nous voyons tous les jours à la grille, cela servait à diminuer mon chagrin, lorsqu'un étrange accident me priva pour quelque tems de ce plaisir.

Il y avait dans l'abbaye une chanoinesse appelée madame du Château. Elle était jeune et bien faite, et avait embrassé le parti du cloître plutôt par force que par vocation. Sa famille l'avait engagée dans cet état malgré sa volonté, elle avait été la victime de l'ambition de ses parens. La

liberté

liberté qu'avaient les religieuses dans l'abbaye de St. André, l'avait engagée à se faire chanoinesse régulière dans ce monastère. Elle y porta un cœur plein des idées du monde, et sous un habit de pénitente, elle cacha les sentimens les plus vifs et les plus tendres. Elle avait un amant avant d'entrer en noviciat; elle le conserva toujours, et ne crut pas être obligée à le sacrifier à son état, comme elle avait sacrifié sa tranquillité à sa famille. Elle le voyait fort aisément à la grille, les chanoinesses étant maîtresses d'y recevoir qui elles veulent. Quelle triste consolation pour quelqu'un dont les feux sont aussi violens! Elle chercha le moyen de l'intro-

duire dans l'intérieur du couvent : l'affaire était assez délicate ; mais de quoi ne vient point à bout une femme lorqu'elle est conduite par l'amour ! Elle découvrit, à force d'y rêver, un expédient aussi extraordinaire qu'il était difficile à être connu.

Il y avait un conduit qui servait à écouler les eaux du monastère dans un canal qui était à deux cents pas du couvent : elle crut que son amant pourrait venir par cette route toutes les nuits dans son appartement, dont la porte étant de plein-pié à la cour, n'était pas éloignée de l'entrée du conduit. Il restait encore une difficulté, c'est qu'il était fermé avec une grille de fer. Elle trouva le

secret de donner à son amant l'empreinte de la clef sur un morceau de cire. Le chevalier le Brun, c'était ainsi qu'on l'appelait, en fit faire une semblable. Dès qu'il en fut pourvu, il en avertit la chanoinesse, qui l'attendit la même nuit. Le chevalier passa par l'ouverture qui aboutissait au canal, et parvint jusqu'à la porte grillée qu'il ouvrit. Sa maîtresse l'attendait dans la cour et le conduisit dans sa chambre. Aparemment les plaisirs qu'il y goûta le dédommagèrent de la peine qu'il avait prise, car il continua toutes les nuits le même manége, pendant près de trois ans, sans qu'on s'en aperçût.

Cependant, un exercice aussi

pénible diminua le mérite du chevalier; la chanoinesse crut s'apercevoir qu'il y avait en lui du refroidissement. Elle résolut de lui donner un coadjuteur qui lui aiderait à déservir le bénéfice. Elle choisit pour cet emploi un jeune conseiller du parlement, avec lequel elle avait fait connaissance à la grille. Elle crut que sans se casser la tête à chercher des expédiens pour le faire entrer dans le couvent, elle devait se servir du conduit souterrain. Ce nouvel amant fit aussi faire une clef, et les jours où le chevalier le Brun n'allait point en bonne fortune, étaient destinés pour le conseiller. Cela fut conduit à merveille pendant quelque tems, par la sage

prévoyance de la nonnain. Mais enfin il arriva un accident qui dérangea tout.

Le chevalier le Brun avait dit à la du Château, l'après-dîner, qu'il ne pourrait point aller au couvent pendant la nuit. La nonnain, pour ne point s'en passer, donna rendez-vous au conseiller, qui, sur le minuit, se rendit dans le conduit, et delà chez la chanoinesse. Le chevalier le Brun, qui avait soupé un peu amplement, se retirant chez lui sur les deux heures, sentit quelque desir de concupiscence, et se faisant un plaisir de surprendre sa maîtresse, il entra dans le conduit par le côté du canal, dans le même tems que le conseiller ayant ouvert la

grille s'en retournait chez lui, en-sorte qu'ils se trouvèrent tous les deux au milieu du chemin. Le chevalier ayant heurté le conseiller, s'écria : qui va là? L'autre n'ayant pas répondu; qui va là? dit-il une seconde fois. Eh qui voulez-vous que ce soit, lui répondit le conseiller, qu'un défricheur de Nonnes? Ayant reconnu la voix de le Brun qui était son ami. Ha! c'est toi, Cochart? dit le chevalier; pardi tu me diras qui tu viens de voir, ou tu n'iras pas plus avant; et toi, chez qui tu vas, répondit l'autre, où je te boucherai le passage jusqu'au jour. Jugez, continua le marquis de St. Jaques, quel fut leur étonnement lorsqu'ils se furent fait con-

fidence mutuelle, ils rirent de tout leur cœur de la façon dont ils avaient été trompés, et furent dans la chambre de la nonnain, dont la surprise ne fut pas médiocre. Après quelques plaisanteries, comme le jour approchait, ils lui remirent chacun leur clé, et lui dirent qu'ils lui en faisaient présent, pour qu'elle en honorât quelqu'un qui en fit un meilleur usage; que cessant d'être ses chevaliers, ils se défaisaient des marques de l'ordre, après quoi ils se retirèrent.

Une aventure pareille aurait dû corriger les feux immodérés de la nonnain. Elle la regarda comme un de ces coups du hasard qui n'arrivent point une seconde fois.

Elle jeta les yeux sur un gros abbé qu'elle crut capable de remplacer seul un homme d'épée et un homme de robe ; elle lui remit une de ses clefs. Ce nouvel amant tint la même conduite que ses prédécesseurs. Mais soit qu'il fût moins heureux ou moins prudent, une religieuse l'aperçut une nuit comme il se retirait chez lui ; le lendemain elle dit à l'abbesse qu'elle avait vu sortir un homme par le conduit. On alla visiter la grille, et l'ayant trouvée fermée, on traita ce qu'elle disait de chimère. Cependant l'abbesse, pour plus grande sûreté, fit venir un maçon ; l'entrée du conduit fut murée, et l'on ne laissa que deux trous pour y laisser écouler les eaux.

Cet accident mit au désespoir la du Château; elle ne pouvait plus voir son amant qu'au parloir : cette contrainte augmentant son dégoût pour la solitude et pour la retraite, elle fit consentir son amant à l'enlever et à la conduire à Genève. La difficulté consistait à sortir du couvent. Son esprit emporté lui suggéra le moyen le plus diabolique qu'on pût inventer.

Elle résolut de mettre le feu à la maison, et dans l'allarme que causerait cet incendie, elle crut qu'elle trouverait aisément le moyen de s'évader avec son amant, Elle passa même à l'exécution.

Une nuit que tout était paisible, elle mit le feu aux quatre coins

de l'abbaye. La flâme, dans un instant fit un dégât considérable Toutes les religieuses eurent grande peine à s'en garantir. Le monde qui accourut à l'incendie ne pût empêcher que toute l'église et une partie de l'abbaye ne fut brûlée La du Château, dans les horreurs de l'embrâsement, sortit du convent. Son amant la mit dans une chaise de poste, et prit avec elle le chemin de la Suisse.

Les religieuses, après leur première surprise, ne doutèrent point par plusieurs indices, que ce ne fût elle qui eût mis le feu au couvent On envoya des ordres partout le royaume, et elle fut arrêtée à six lieues de Grenoble, lors-

qu'elle était presque sur le point d'être en sûreté. Les parens trouvèrent le moyen d'apaiser cette affaire. L'abbé fut mis à Pierre-Encise pour le reste de ses jours, et elle fut conduite et enfermée à Avignon dans un couvent de force pour y faire pénitence.

Cet accident, qui avait détruit une partie de l'abbaye, jeta les religieuses dans une grande tristesse ; elles cessèrent d'aller au parloir. Je fus privé par-là de la vue de ma chère Elisabeth, et pendant près de deux semaines je ne pus point jouïr de cette consolation.

Un jour, allant chez la baronne de St. Cyr, je l'y trouvai avec sa mère, et saisis le moment pour

lui témoigner combien j'étais sensible à la douleur de ne pas la voir. Je vais changer de couvent, me dit-elle, et demain j'entre chez les Bénédictines; on a renvoyé toutes les pensionnaires de l'abbaye, parce que depuis l'incendie, on ne sait où les loger. Je suis l'homme du monde le plus heureux, lui répondis-je. Je n'eus pas le tems de lui en dire davantage; on me présenta des cartes, il falut faire la partie de la baronne. Dès qu'elle fut finie, je me rapprochait d'Elisabeth; je ne pus lui parler en liberté; elle était auprès de sa mère qui me fit mille politesses. Elle me regardait comme un homme qui, selon toutes les apparences, deviendrait son gendre;

dre; et depuis la demande de ma famille, elle n'ignorait point le goût que j'avais pour sa fille Je la reconduisis dans son carosse lorsqu'elle sortit, et mes yeux, au défaut de ma bouche, exprimèrent à Elisabeth combien j'étais sensible au bonheur de la revoir.

Deux jours après j'allai aux Bénédictines. Que je suis heureux, lui dis-je, de pouvoir vous apprendre les maux que m'a fait souffrir votre absence! J'ai souhaité vingt fois que la du Château essuyât les châtimens les plus cruels, par l'empêchement qu'elle mettait au seul plaisir que j'ai dans la vie. Pourrais-je me flatter que vous avez pensé quelquefois

à moi? Non, je connais trop votre indifférence, pour croire que vous ayez pu vous apercevoir un moment de mon absence. Vous êtes un ingrat, me dit Elisabeth; si vous m'aviez été aussi indifférent que vous le dites, je ne vous eusse point averti du changement de ma demeure; et peut-être ai je plus pensé à vous qu'il ne convient à mon état et à mon repos. Cette déclaration m'enchanta; je n'avais jamais pu arracher un aveu aussi favorable. Je lui jurai mille fois que ses bontés étaient la récompense de l'amour le plus tendre et le plus sincère. Nous continuâmes à nous voir encore une quinzaine de jours, lorsqu'un nouvel accident, assez

semblable au premier, nous jeta dans le même embarras.

Il y avait dans ce couvent une religieuse nommée la sœur Dorothée; elle était jeune et jolie. Un chirurgien, appelé Montigni, l'ayant visitée très-souvent pendant une maladie qu'elle eut, en devint amoureux. Il ne contraignit point ses feux au silence, il parla et ne fut pas rebuté. Il en est chez les religieuses ainsi que chez les femmes Turques, la conclusion suit de près la déclaration; lorsque l'occasion est favorable, la contrainte où l'on est fait que l'on ne perd point le moment qui peut être utile. Montigni le mit à profit. La nonnain prit goût aux leçons de son nouveau maître, et pour

qu'il pût les lui continuer à son aise, elle affecta une maladie de langueur, elle feignit d'avoir des douleurs de tête; c'était tous les jours quelque mal d'une nouvelle espèce. Tout le couvent plaignait la pauvre sœur Dorothée qui se trouvait accablée de tant d'infirmités à la fleur de son âge. Les médecins y perdaient leur latin, ils avouaient que leur science était à bout. Le seul Montigni trouvait le secret de soulager la malade.

Un jour qu'ils étaient dans une occupation qui avait peu besoin de témoins, une jeune religieuse, amie de la sœur Dorothée, eut la curiosité de regarder par la serrure les remèdes qu'on donnait à

sa camarade ; elle aperçut des choses qui lui parurent si extraordinaires, qu'elle ne put s'empêcher de crier : ha, ma sœur, quelles immodesties faites vous ! Cette voix arrêta les combattans au milieu de leur course : mais comme elle fut reconnue pour celle de la sœur Angélique, amie de Dorothée, ils espérèrent de pouvoir lui faire garder le silence. Montigni ouvrit la porte. Angélique étant entrée dans la chambre, Dorothée se jeta à ses pieds et la supplia de ne la perdre pas de réputation. Elle lui dit que l'amour rendait sa faiblesse excusable, et lui fit un portrait si vif de cette passion, qu'elle excita sa pitié. L'amant joignit ses prières

à celles de sa maîtresse. Il n'était pas besoin de tant de soins ; Angélique sentait dans son cœur des mouvemens qui lui étaient inconnus ; cette tendresse réciproque qu'elle voyait dans ces amans, la situation où elle les avait aperçus par la serrure, lui donnaient une émotion qu'elle avait peine à cacher. Montigni le connut ; il était trop habille homme pour ne pas profiter de l'occasion d'engager Angélique au secret. Il traça adroitement un portrait tentant des plaisirs qu'il goûtait avec Dorothée, et lui fit pressentir qu'il dépendrait d'elle de les partager ; enfin il sut si bien faire, qu'avant de se retirer, du consentemens de son ancienne maîtresse, il la lui donna pour collégue.

On résolut dès ce jour-là que Montigni ferait les choses en tout bien tout honneur, qu'il n'y aurait point de préférence, et que le maître partagerait également ses leçons, sans avoir aucun égard ni à l'ancienneté ni à la nouveauté.

Si le chirurgien avait été aussi avisé que fortuné, son bonheur eût été parfait. Mais certaine enflure qui parut bientôt aux deux nonnains, et sur-tout à la sœur Dorothée, le mit en grand souci; il comprit que le meilleur expédient qu'il eût à prendre était de disparaître, et décampa sans prendre congé de ses belles.

Quelques mois après, la sœur Dorothée, qu'on croyait atteinte d'hydropisie, causa un trouble af-

freux dans la communauté; elle mit au jour un fort beau garçon. Les religieuses tâchèrent de tenir le cas secret pour l'honneur du couvent. Mais quelle fut la surprise de la supérieure, lorsque trois semaines après l'accouchement de Dorothée, la sœur Angélique se déchargea aussi de son fardeau! Elle ne douta point que le maudit chirurgien n'eût mis à mal toutes les religieuses; il lui semblait à tout moment qu'elle en voyait quelqu'autre dans le même cas.

Cette seconde aventure n'ayant pu être secrette, l'évêque se transporta au couvent; il fit élire une autre supérieure, mit toutes les religieuses en pénitence, et ordonna qu'on renvoyât les pensionnaires.

Élisabeth retourna chez sa mère, et je ne pus la voir que lorsqu'elle allait aux assemblées, où j'avais très-rarement l'occasion de lui pouvoir dire un mot sans témoins. Elle m'avertit un jour qu'elle devait partir pour la campagne, où elle demeurerait une partie de l'été. Songez, me dit-elle, que vous vous piquez de constance, et que trois mois de tems, s'il se peut, ne bannissent pas entièrement vos amis de votre souvenir. Je trouverai, lui dis-je, le moyen de vous suivre par-tout, et je ne saurais vivre où vous n'êtes pas. Vous êtes fou, me dit-elle; comment voulez-vous me suivre dans un château, où je suis perpétuellement sous les yeux

de ma mère? Rien n'est impossible à l'amour, lui répondis-je. J'allais continuer lorsque la comtesse de Lignac s'avançant vers nous, dit à Elisabeth : c'est donc demain que vous nous quittez? vous allez devenir campagnarde entièrement ; votre mère m'a assuré qu'elle ne reviendrait pas de trois mois; nous irons vous rendre visite, il faudra que le marquis de St. Jules soit mon écuyer dans ce voyage. Madame, répondis-je, je m'estimerai toujours heureux de pouvoir vous être utile : mais il faut savoir si la belle Elisabeth ne me trouvera point de trop. Venez toujours, me dit-elle, et ne vous embarrassez pas du reste.

Le tems où la comtesse de Lignac devait partir était trop éloigné pour moi. Cinq à six jours après qu'Elisabeth fut à la campagne, il me fut impossible de supporter plus long-tems son absence. Quoique la mère approuvât mon empressement pour sa fille, elle n'aurait point souffert que j'eusse été seul à sa campagne : ce qui convenait en compagnie de la comtesse de Lignac, aurait été déplacé sans elle. Je pris la résolution de trouver le moyen de voir ma maîtresse, sans que sa mère en pût rien apprendre. Je partis accompagné d'un domestique déguisé en capucin; j'ornai mon menton d'une grande barbe; mon laquais, qui me servait de

compagnon, en fit autant. Dans ce pompeux équipage, le dos chargé d'une besace, je m'acheminai vers le château. Lorsque je fus arrivé à la porte, je m'adressai à un laquais que je rencontrai ; je le priai de vouloir avertir la maîtresse de la maison que deux pauvres capucins lui demandaient l'hospitalité pour un jour. Ce domestique vint peu après nous faire entrer dans une salle. Madame et mademoiselle vont descendre, me dit-il ; elles sont charmées que vous vouliez séjourner dans leur château. Si ma grande barbe, ma tête rasée, et un doigt de poussière que j'avais mis sur mon visage, ne m'eussent pas déguisé totalement, il eût été facile à Elisabeth de me reconnaître.

reconnaître. Dès que je la vis, je restai muet; un trouble mêlé de joie s'empara de tous mes sens. Sa mère, qui m'adressa la parole, me donna le tems de me remettre. Vous, soyez les bien venus, nous dit-elle, mes pères, vous arrivez fort à propos à l'heure du dîner. Je la remerciai du ton le plus monacal qu'il me fut possible, et le plus éloigné de celui de ma voix. Pendant le repas j'eus toujours les yeux sur Elisabeth. Le domestique qui me servait de frère-lai mangeait comme un affamé, l'occupation qu'il donnait aux dames de le servir à chaque instant, les empêcha de s'apercevoir de l'attention que j'avais à regarder ma maîtresse. Après le dîner, les yeux

baissés en terre, je marmotai dévotement quelques prières, et aux regards que je jettai sur Elisabeth, je jouai mon rôle à merveille. Sa mère me fit mille questions sur la façon dont nous vivions dans notre couvent : je tâchai d'y répondre le mieux qu'il me fut possible et de la manière la plus édifiante. C'est un état heureux, dit-elle à sa fille, que celui de ces pères, lorsqu'on est bien appelé. N'auriez-vous point envie, répondit en souriant Elisabeth, de me donner du goût pour la vie monastique ? Vous savez trop bien le contraire, continua sa mère ; et lorsqu'on n'a qu'une fille, on ne pense pas à la faire religieuse ; je crois même que vous

n'en avez jamais eu la moindre envie,

Vous avez donc, dis-je à Elisabeth, une haine bien terrible contre l'état monastique? On y est pourtant quelquefois plus heureux que dans le monde. Le cœur y est moins exposé à mille troubles et à mille inquiétudes, qui sont ordinairement une suite des plaisirs. L'amour, l'ambition, l'avidité des richesses, et cette multitude de passions qui sont les tyrans des hommes, habitent peu dans la solitude. Vous vous trompez, mon père, interrompit Elisabeth, les cloîtres ne sont exempts ni de l'amour ni de l'ambition; on se dépouille rarement dans la retraite des sentimens que la nature

et le tempérament nous ont donné ; j'en ai vu récemment des exemples bien violens et bien extraordinaires. Elle me raconta alors l'histoire des deux religieuses. L'amour, poursuivit-elle, est un Dieu qui ne perd jamais ses droits ; les grilles ne lui résistent point ; et votre habit, dit-elle en riant, tout épais qu'il est, n'est point à l'épreuve de ses traits. Quoi ! lui répondis-je, mademoiselle, vous voulez aussi rendre les capucins amoureux ? Vous ne seriez pas le premier qui l'eût été, répliqua Elisabeth ; et les passions dans le cœur d'un homme qui a fait l'impossible vœu de n'en point avoir, ou de les dompter, sont souvent plus violentes que

chez un homme du monde qui suit le cours ordinaire des choses.

Pendant cette conversation, on vint avertir sa mère qu'un de ses fermiers, avec qui elle avait quelque compte à régler, souhaitait de la voir. Vous m'excuserez, me dit-elle, mon père, si je vous laisse seul avec ma fille; il faut que j'aille à mon cabinet pour un quart-d'heure.

Dès qu'elle fut sortie, le tems qu'elle devait rester absente ne me donnant pas le loisir de différer à me faire connaître, de crainte de n'en plus retrouver l'occasion: vous avez raison, lui dis-je, belle Elisabeth, le cœur n'est point à couvert des traits de l'amour sous l'habit d'un capucin, et le mar-

quis de Saint-Jules, revêtu de cet habillement, ne vous en aime pas moins. Ces paroles, que je prononçai du ton ordinaire de ma voix, ma barbe, que j'avais baissée à demi sous le menton, me firent reconnaître aisément. Quoi, c'est vous, marquis! s'écria-t-elle; eh qui vous eût pu croire capable de pareille folie? Remettez votre barbe au plutôt; que voudriez vous que pensât ma mère, si elle allait nous surprendre? elle croirait sans doute que j'ai consenti à ce déguisement, et tout innocent qu'il est, elle m'en saurait mauvais gré. Je n'ai pu, repris-je, rester plus longtems sans vous voir; mon amour m'en a fourni l'industrieux moyen: ne mêlez point à ma joie la dou-

leur de vous voir désaprouver mon heureux stratagême, et permettez que dans huit ou dix jours je me serve du même ; je dirai en revenant, qu'après avoir terminé ma quête, je retourne dans mon couvent. Cette feinte vous sera inutile, me dit-elle : ma mère doit me conduire demain à deux lieues chez une de mes tantes, qui demande à me voir : nous la ménageons infiniment, nous espérons que je serai son héritière : je serai près de six semaines avec elle, et ma mère retournera ici le lendemain. L'amour, dis-je alors, qui, m'a fourni le moyen de vous voir aujourd'hui, ne me refusera point son secours une autre fois. Je ne consens point à ces déguisemens,

répondit Elisabeth : ce qui a réussi une fois, peut être connu la seconde.

Sa mère entra dans cet instant. Je repris mon maintien capucinal, la conversation redevint générale; elle roula toujours sur des sujets de dévotion, même pendant le souper : mes yeux y firent le même manége qu'au dîner, et l'estomac dévorant de mon frère lai me rendit le même office.

Après le repas, je pris congé de mes hôtesses, devant, selon l'usage des quêteurs, partir à la pointe du jour. On me conduisit dans une chambre à deux lits. Je me jettai sur un tout habillé, et repassai dans mon esprit ce qui m'était arrivé pendant le cours de

la journée. L'aurore nous trouva, moi pensant à Elisabeth, et mon frère-lai dormant profondément. J'éveillai Frontin, c'était lui que j'avais choisi pour compagnon. Nous sortîmes du château sur les cinq heures, après avoir promis à deux domestiques, qui nous remplirent nos besaces de viande et de pain, de la part de madame, de nous souvenir d'eux dans nos prières. A une demi-lieue du château, nous trouvâmes un laquais qui nous attendait avec les chevaux que nous avions amenés la veille. Nous nous dépouillâmes de nos harnais, et retournâmes à la ville Frontin fit usage le long du chemin des provisions de la besace, et fut si charmé de

son premier essai pour la quête, qu'il m'a dit depuis, qu'il eut trois semaines de suite envie de se faire réellement frère-lai.

Dès que je suis arrivé chez moi, je cherchai un nouveau stratagême pour voir Elisabeth. Je n'étais point connu de sa tante : il me vint dans l'esprit que je pourrais, si elle avait besoin d'un domestique, entrer chez elle en cette qualité, et jouir du plaisir de voir ma maîtresse pendant les six semaines qu'elle devait rester chez elle. Cet expédient me plaisait assez ; mais il y avait à craindre que la mère d'Elisabeth, qui n'était qu'à deux lieues de sa cousine, ne vînt la voir avant la fin du tems que sa fille devait retourner, et qu'elle

ne me reconnût. Je communiquai mes idées à Frontin, qui me dit: Monsieur, si c'est chez madame de Saint-Remi que vous voulez vous introduire, vous n'avez pas besoin de tant de cérémonie : je connais son jardinier; on peut, en lui donnant quelqu'argent, l'engager au secret, et lui faire confidence de votre amour. Vous passerez pour son garçon, vous aurez la liberté de voir tous les jours dans les jardins mademoiselle Elisabeth, vous n'aurez rien à faire avec les gens du château, et logerez dans la maison du jardinier: si la mère de votre maîtresse vient, vous ne craindrez point d'être connu. Ce projet me parut excellent. Nous partîmes le lende-

main. Frontin se chargea de la négociation, et manœuvra si bien, que le jardinier consentit à tout. Je lui donnai quatre louis d'or pour l'engager à me servir avec zèle, et lui promis de le récompenser encore plus largement, si j'étais content de son silence et de sa discrétion. Il me donna un de ses habits, me munit d'une pêle et d'une pioche, et me plaça dans un endroit où il me dit que mademoiselle Elisabeth venait se promener ordinairement.

C'était un grand parterre, orné de toute sorte de fleurs; on y arrivait par quatre allées, dont une aboutissait au château, et les autres trois à des bosquets, où l'on avait pratiqué plusieurs cabinets de verdure.

dure. C'était dans un de ces petits bois qu'était la maison du jardinier. Je n'y fus pas long-tems que j'aperçus venir ma belle maîtresse. Elle était seule, et chantait en se promenant. Je cueillis un bouquet de fleurs dans le parterre où je faisais semblant de bêcher, et m'approchai pour le lui présenter. Quoique je n'eusse point le visage déguisé, l'habillement que je portais l'empêcha de me reconnaître d'abord. Mais lui ayant dit, que comme nouveau venu, elle voulait bien qu'en lui donnant ce bouquet je lui demandasse sa protection, le son de ma voix la frappa, et lui ayant fait fixer ses regards: Quoi, marquis! me dit-elle, capucin l'autre jour, aujourd'hui

jardinier? J'aime encore mieux l'un que l'autre, votre épouvantable barbe me faisait peur. Apparemment ce déguisement ne durera pas plus de tems que le premier, et je vous crois trop sensé pour vouloir vous mettre à même d'être découvert. Vous m'enviez déjà, lui dis-je, le bonheur de vous voir! Ne craignez point qu'on me reconnaisse, j'ai pris les précautions que je devais; le jardinier est dans mes intérêts, je demeure chez lui: ainsi il dépendra de vous que je jouisse du bonheur de vous voir tous les jours dans le même endroit. Je ne puis consentir, me répondit Elisabeth, à ce que vous exigez. Songez quel éclat dans le

public, si pareille chose venait à être sue! on jugerait qu'il y a plus de mal qu'il n'y en a; ma réputation pourrait en être blessés; voyez vous-même si j'ai tort et rendez-moi justice. Je ne vois rien, lui dis-je, que votre cruauté; vous voulez m'ôter la vie, en m'ôtant le bonheur de vous voir. Mes jours, si vous aviez voulu, eussent coulé tissus d'or et de soie; vous en ordonnez autrement : la mort la plus prompte me sera douce, puisque vivre sans vous voir, c'est pour mon cœur le plus cruel des maux. Que vous êtes injuste! reprit-elle : qui vous dit que je ne sois point charmée de votre contentement? peut-être mon cœur n'y prend-il que trop de part. Mais

je crains qu'on ne vienne à vous connaître ; malgré le plaisir que j'aurais à vous voir tranquille, je ne puis éloigner cette idée. Non, belle Elisabeth, lui répondis-je, je vous jure qu'on ignorera éternellement mon déguisement ; rien ne pourra tromper mes précautions ; laissez à ma prévoyance le soin de pourvoir aux accidens qui pourraient arriver. Au nom de l'amour le plus sincère, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, ne m'ôtez point le bien que la fortune me donne. Que vous êtes pressant ! me dit-elle : et bien, il faut vouloir ce que vous voulez, j'y consens ; mais du moins songez à n'être point connu.

Je remerciai Elisabeth par les

expressions les plus tendres ; la joie et l'amour donnaient à mes discours une nouvelle force. Je l'engageai à venir se promener deux fois par jour dans le même endroit. Que vous dirai-je, mon cher comte, continua le marquis de Saint-Jules ? j'étais au comble de mes vœux. Je voyais Elisabeth en liberté, je lui expliquais les sentimens de mon cœur sans contrainte ; elle ne disait point ouvertement qu'elle m'aimait, mais elle me le faisait entrevoir.

Un tems aussi heureux finit ; il fallut qu'elle retournât chez sa mère. Nous étions convenus que j'attendrais pour la revoir que la comtesse de Lignac allât chez elle. Ce fut huit jours après son départ

de chez sa tante; ces huit jours me durèrent des siècles. Hélas ! j'ignorais que cette visite serait la source de mes malheurs. La comtesse de Lignac avait mis la jeune Marini et le chevalier son frère de cette partie. Nous passames à la campagne près d'un mois, et nous revinmes tous ensemble à la ville. Le chevalier de Marini n'avait pu voir Elisabeth sans lui rendre les armes, il en était devenu amoureux. J'avais des yeux trop pénétrans pour ne point l'appercevoir; je souffrais à regret les soins qu'il lui rendait. J'en parlai à ma maîtresse, qui me traita de ridicule et de visionnaire. Elle ne devait plus retourner au couvent, et sa mère qui com-

mençait à penser sérieusement à son établissement, la voulait garder auprès d'elle.

Le chevalier de Marini et moi allions tous les jours chez la comtesse de Lignac; nous y voyons Elisabeth; elle me paraissait rêveuse et inquiète; je m'apercevais qu'elle faisait quelquefois des signes au chevalier, où je croyais que j'étais intéressé : cela m'inquiétait. Je résolus de m'expliquer avec elle. Je crains, lui dis-je, un malheur dont je n'ose m'éclaircir. Vos sentimens ont changé, belle Elisabeth, et je vous suis plus indifférent qu'autrefois. Est-ce là le prix de l'amour le plus tendre et le plus sincère? Vous avez tort de vous plaindre,

me répondit-elle; soyez sûr que je mesurerai toujours ma reconnaissance à votre amour et à votre fidélité. Elle prononça ces paroles avec une espèce de dépit, où je pensai entrevoir quelque chagrin. La jeune Marini que je croyais servir d'espion à son frère, et qui s'approcha de nous, me fit changer de discours. Je ne pus retrouver pendant plusieurs jours le moment de pouvoir parler seul avec Elisabeth; je crus même m'appercevoir qu'elle en évitait les occasions.

Quelque sensible que je fusse aux maux que l'amour me causait, je fus accablé par de nouvelle douleurs où il n'avait point de part. Mon père, ce père à qui vous sa-

vez que j'avais tant d'obligation, tomba dangereusement malade. Le péril où il était, sembla, pendant un tems, avoir suspendu dans mon cœur tous les autres sentimens. Les soins redoublés que j'employais, les vœux que j'adressai au ciel, rien ne put me le conserver; il subit la loi commune, et après trois semaines de maladie, presque inconnue aux médecins, il mourut regretté et pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. Ma douleur fut si vive, qu'à peine pensai-je à Elisabeth. On crut que le désespoir de mon père m'entraînerait avec lui dans le tombeau. Le tems, la raison et l'impossibilité de lui rendre la vie, me donnèrent quelque consola-

tion. L'image d'Elisabeth revint alors dans mon cœur, elle y reprit les droits qu'elle y avait toujours eus, et je sentis que je me consolerais aussi difficilement de la perte de son amitié, que de la mort de mon père.

J'avais succédé à de grands biens, et l'héritage dont j'entrais en possession était un des plus considérables du royaume. Fils unique, je n'avais rien à en diminuer. On me fit proposer des partis très-avantageux ; je n'y fis pas la moindre attention, et pensai faire agir auprès de la mère d'Elisabeth pour qu'elle consentît à mon bonheur. Elle répondit à ceux qui furent chargés de lui en faire la proposition, qu'elle n'avait point chan-

gé sa façon de penser sur mon compte, depuis la mort de mon père; qu'elle savait que j'avais de la naissance et beaucoup de bien, et que songeant à établir sa fille, il ne dépendrait pas d'elle que notre mariage ne se fît; mais qu'elle s'était toujours fait un scrupule de disposer de l'état de ses enfans; qu'il fallait faire expliquer Elisabeth; qu'au reste, elle ne doutait pas que sa réponse ne fût favorable, et qu'elle avait cru appercevoir que ma main ne déplairait point à sa fille.

Je me figurai mon bonheur parfait, lorsque je crus qu'il dépendait de ma maîtresse. Hélas! je connaissais peu la legèreté et la perfidie des femmes. Elisabeth

dit à sa mère qu'elle la suppliait de ne point encore l'établir ; qu'elle ne refusait point de m'accepter pour époux à présent, si elle l'exigeait; mais qu'elle la suppliait de vouloir bien différer son établissement de quelques mois, sans que cela dût rien changer aux idées qu'elle avait. Quand on m'apprit cette réponse, je restai dans une surprise étonnante : j'attribuai le caprice de ma maîtresse à l'amour du chevalier de Marini, je regardai le délai qu'elle demandait comme une honnête défaite ; et le tems justifia mes soupçons.

J'étais trop piqué pour ne pas témoigner mon chagrin à Elisabeth. Ce fut chez la comtesse de Lignac que je déchargeai mon cœur;

cœur. Je n'aurais jamais cru, mademoiselle, lui dis-je, que vous eussiez été la seule personne qui se fût opposée à mon bonheur. Je croyais que vous auriez suivi sans peine les volontés de votre mère; je vois que je me suis trompé : je me rends justice, je ne devais pas me flatter d'être jamais possesseur de votre main; je reconnais ma témérité, et dorénavant je songerai à vous importuner le moins qu'il me sera possible. Je laisserai à mon rival tous les droits que j'avais mérité : je ne pense pourtant pas que le chevalier de Marini en soit plus digne. Je n'aurais pas cru, dit Elisabeth, devoir être exposée à de pareils discours, et la patience avec laquelle je les

souffre, vous est un sûr garant de la considération que j'ai pour vous. Quoiqu'il en soit, je n'ai point refusé votre main; j'ai cru que par des raisons dont dépend la tranquillité de toute ma vie, je devais différer mon mariage; c'est à vous à faire ce que vous voudrez Si vous voulez rompre avec moi, ne prenez point le prétexte du chevalier de Marini; peut-être sait-il aimer plus constamment que vous: mais je n'ai jamais pensé un seul instant à lui; et si je savais qu'il a du goût pour moi, ce serait vous qui me l'auriez appris. Cependant évitons-nous de pareils éclaircissemens, ils nous aigriraient l'esprit; et songez que je ne suis pas faite pour les enten-

dre. Elle me quitta brusquement; j'affectai de mon côté une indifférence que je n'avais point.

Depuis ce jour nous eumes peu de conversation. Elle ne se contraignait point de faire mille agaceries au chevalier de Marini devant moi. Je feignais de mon côté d'avoir du goût pour la baronne de Saint-Cyr. Je l'avais choisie, parce qu'elle avait tout l'esprit du monde, et que les charmes de sa conversation suspendaient les peines que me causait l'inconstance d'Elisabeth.

Il y avait près d'un mois que j'étais brouillé avec elle, lorsque passant sur le minuit devant son logis, j'apperçus le chevalier de Marini qui en sortait. Il me fut

aisé de le reconnaître à la lueur d'un flambeau que tenait une fille-de-chambre, qui ferma la porte dès qu'il fut dans la rue. Un mouvement de fureur me saisit ; je mis l'épée à la main, sans réfléchir à ce que je faisais ; je volai sur lui, en lui criant : défens-toi, Marini, il faut que l'un des d'eux meure. Il me reconnut aisément à la clarté de la lune. Je suis charmé, dit-il en se reculant, que le sort me présente une occasion que j'ai vingt fois souhaitée. Nous fondîmes l'un sur l'autre comme deux enragés, l'amour et le desir de la vengeance nous rendaient furieux. La fortune me favorisa, je blessai Marini d'un coup qui le renversa sur le carreau. Je voulus le relever et

tâcher de le secourir ; mais je fus obligé de prendre la fuite, une troupe de gens armés accoururent au bruit de notre combat. J'ai ignoré qui ce pouvait être ; j'ai cru pourtant entendre en me retirant, que Marini leur disait de ne point me poursuivre et de songer à le secourir. Dès que je fus chez moi je pensai à ma sûreté. Je ne doutai point que mon affaire ne vint à éclater. Je me retirai à six lieues de la ville chez le baron de Châteaufort, et j'ordonnai à Frontin de venir le lendemain m'instruire de ce qu'il aurait entendu dire de notre combat. J'appris par lui, que Marini n'était point mort, qu'on ne croyait pas que sa blessure fût mortelle,

et que la grande quantité de sang qu'il avait perdu était la seule chose qui fît de la peine aux chirurgiens. Il me dit encore que l'on savait que c'était moi qui l'avait blessé: qu'on disait qu'Elisabeth était très-affligée, et qu'elle avait paru fort triste lorsqu'elle avait appris notre combat, sans qu'elle sût pourtant qui l'avait précisément occasionné. Toutes ces nouvelles me résolurent à rester caché dans la retraite que j'avais choisie. Mais bientôt de nouveaux malheurs, qui semblèrent vouloir m'accabler, me firent changer de demeure, et servirent peu-à-peu à rappeller ma tranquillité pas ée, et à me conduire dans la situation heureuse où je suis.

J'envoyais souvent à la ville ; je savais déjà que le chevalier de Marini était hors de danger, je me préparais à reparaître, lorsqu'un jour Frontin m'apprit que mon rival avait enlevé pendant la nuit ma perfide maîtresse, et qu'on ne doutait point dans le monde qu'elle n'y eût consenti, parce que sa femme-de-chambre avait disparu avec elle ; que sa mère était dans un désespoir mortel, qu'on croyait que cette affaire lui causerait la mort ; que les parens d'Elisabeth faisaient des perquisitions étonnantes, mais qu'on n'avait pu avoir aucun indice.

Ces nouvelles me jettèrent dans un désespoir affreux ; je jurai vingt fois de faire périr le chevalier de

Marini ; je me repentis de lui avoir laissé une vie qu'il dépendait de moi de lui ôter ; je voulus partir sur-le-champ pour le chercher partout où je croirais qu'il pourrait être ; je m'emportai de la manière la plus outrée contre Elisabeth, je lui donnai les noms les plus odieux.

L'ami chez qui j'étais ne s'opposa point à ce premier torrent ; il comprit combien les raisons les plus sensées étaient inutiles pour un homme incapable d'en faire usage. Il parut entrer dans tous mes sentimens ; mais peu-à-peu il sut m'amener au point d'écouter ses conseils. D'abord je les goûtai avec peine, je fermai les yeux pour ne point voir le flambeau

dont il voulait m'éclairer. Il ne se rebuta point ; il accommodait ses instructions à la situation et aux mouvemens de mon cœur. Dans certains momens, il convenait avec moi que le coup qui m'accablait était dur ; dans d'autres, il me représentait que l'amour ne rendait malheureux qu'autant qu'on n'avait point la force de ne pas vouloir l'être ; qu'il convenait à un homme qui avait été doué par la nature de quelque génie, d'en faire usage dans les occasions. Enfin il fit si bien, que s'il ne ramena pas entièrement le calme dans mon cœur, il en bannit la rage, la fureur, et toutes les passions violentes qui le déchiraient. Lorsqu'il vit que je pouvais pro-

fiter de ses instructions, il commença à ne plus me cacher les trésors de sagesse, que trois ans de solitude lui avaient acquis.

J'avais souvent des conversations avec lui sur le chapitre des femmes; il les connaissait parfaitement, ainsi que les embarras du monde, qu'il avait quittés de bonne-heure. Vous êtes heureux, me disait-il un jour, si vous profitez des dispositions où je vous vois. Croyez-moi, saisissez le moment de réflexion que vos malheurs vous ont fait faire, pour en éviter de nouveaux. Faites quelqu'attention sur ma conduite; voyez la tranquillité dont je jouis dans cette maison de campagne. Lorsque je suis obligé d'aller à la ville, il

me semble que je m'éloigne du séjour le plus délicieux. C'est ici où j'ai réfléchi sur les malheurs que l'amour entraîne après lui ; ils sont presque inévitables, quelque fin qu'ait une passion, soit qu'elle aboutisse au sacrement, ou qu'elle se termine comme la vôtre par quelque catastrophe. J'ai vu beaucoup d'amans qui ont épousé leurs maîtresses, ils se sont crus les mortels les plus heureux ; leur bonheur a passé comme un songe, l'amour s'est bientôt éclipsé, l'hymen le détruit presque toujours ; il ne leur a resté que les soins du ménage ; les peines, les chagrins ont accouru en foule chez eux, au lieu des ris et des jeux qui suivaient leurs pas, lorsqu'ils étaient

amans. Quand on est amoureux ; on ne se montre que du beau côté; un homme qui veut plaire a grand soin de cacher ses défauts, une femme sait encore mieux les dissimuler ; souvent deux personnes travaillent pendant six mois à se tromper ; elles s'épousent à la fin, et se punissent mutuellement le reste de leur vie de leur dissimulation. Le mariage est l'engagement le plus dangereux de la vie. Ne croyez pas, continua-t-il, que les établissemens où l'amour n'a point de part, soient moins exempts de chagrins, ils ont leurs peines et leurs soins : quelle union voulez-vous qu'il y ait dans un mariage, dont l'avidité des richesses est le seul nœud ?

Les

Les nobles, dont la dépense a épuisé les richesses, épousent des filles de riches fermiers généraux; c'est une ressource qui leur est offerte pour réparer leurs affaires délabrées; et loin qu'ils ayent pour elles cette tendresse qu'exige le mariage, leur vanité blessée de cette alliance, leur laisse à peine le nom d'épouse. Ils couchent avec elles la première nuit de leurs noces, pour conserver la bienséance: encore en est-il qui ont voulu faire croire au public, que leurs femmes ne l'étaient point entièrement, et qu'ils consentaient de leur prêter ce nom, moyennant neuf cens mille livres qu'ils avaient reçues du beau-père.

Souvent le sort des filles de con-

dition est aussi malheureux ; elles deviennent le partage d'un faquin, enrichi dans les fermes, engraissé du sang du peuple, revêtu d'une grande charge qu'il déshonore, achetée du sang de la veuve et de l'orphelin. Combien en est-il dont le mariage s'est conclu sans qu'elles y eussent la moindre part ? On les a retirées du couvent pour les conduire à l'église ; elles ont été étonnées que leur mari se trouvât le cousin de leur femme-de-chambre, et quelquefois de leur laquais. Ne croyez point cependant que je veuille vous dire qu'il n'est point de mariage heureux, ce serait une absurdité ridicule ; mais il est difficile que cela arrive souvent, par la quantité de choses qui doivent

concourir ensemble, pour rendre l'éternelle union de deux personnes parfaitement assorties. Lorsque l'égalité des biens et de la naissance se rencontrent, la différence de caractère s'y trouve, et lorsque les humeurs et les génies sembleraient s'accorder, la disproportion du bien et de la naissance forment ordinairement un obstacle. Voyez, préjugé à part, si ce que je vous dis paraît fondé sur la raison et l'expérience ; et faites usage de l'esprit et du jugement que le ciel vous a donné, pour achever de vaincre vos faiblesses. Vous regardiez la main d'Elisabeth comme un bien inestimable; peut-être eût-ce été un malheur pour vous que de l'obtenir.

Ces discours faisaient renaître la paix dans mon cœur, je sentais que la tranquillité y succédait à l'agitation ; peu-à-peu l'image d'Elisabeth s'éloignait de mon esprit, et je ne me souvenais d'elle que par l'horreur que me donnait son infidélité. Je tâchois de profiter des instructions de mon ami. Depuis quatre mois que j'étais auprès de lui, j'avais plus fait de réflexions sensées, que dans le reste de ma vie. Je veux, me dit il un jour, vous apprendre qui ma conduit dans cette solitude. Tous mes amis, ainsi que vous, ont toujours imputé au dégoût du monde, et à l'amour des belles-lettres, ma retraite. J'ai pris soin d'en cacher au public le véritable su-

jet ; mais je veux bien vous avouer que c'est l'amour, et par mon exemple, vous faire espérer de jouir un jour de la même tranquillité que moi.

J'avais employé les premières années de ma vie à l'étude de la philosophie, et je me flattais d'y avoir fait quelque progrès, lorsque je m'apperçus que la sagesse que je croyais avoir acquise était à la veille de s'évanouir. Vous connaissez Julie, c'est elle qui troubla mon repos. Les biens considérables de son père, dont elle sera un jour l'unique héritière, la faisaient rechercher de bien des gens. Je la voyais souvent chez la baronne de St.-Cyr : vous étiez de cette société, ainsi il est inutile

que je vous dise combien elle était aimable. La liberté spirituelle et galante qui y régnait donnait lieu à mille saillies heureuses, parmi lesquelles je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'esprit de Julie. Elle en a beaucoup naturellement, et a pris soin de l'orner par la lecture. Je m'accoutumai peu-à-peu aux charmes de sa conversation ; j'avalai le poison à longs traits sans m'en appercevoir ; j'étais amoureux sans le savoir, et mon cœur était la dupe de lui-même. Je passai près de six mois dans cet état, et j'y eusse resté plus long-tems, si le comte de Munic, qui fit demander Julie en mariage, avec des instances réitérées, ne m'eût fait connaître que j'étais amoureux.

Lorsque j'appris cette nouvelle, je sentis un trouble que je ne pus calmer. Je vis avec étonnement le progrès que l'amour avait fait dans mon cœur, et je jugeai de sa violence par celle de ma joulousie. Dès que je rencontrai Julie chez la baronne; vous allez donc vous marier, lui dis-je avec un air embarrassé, et nous allons vous perdre, belle Julie? Voilà, me répondit-elle, la première nouvelle que j'en sai; mais quand même je me marirais, je n'oublierais point mes amis, et vous ne me perdriez point; j'aime trop la bonne compagnie. Ha! m'écriai-je, sans être maître de pouvoir me contraindre, n'est-ce pas vous perdre, que de vous voir dans les

bras d'un autre ? Justes Dieux ; quelle situation pour un cœur aussi touché que le mien ! Oui, poursuivis-je, il n'est plus tems de le dissimuler ; je vous aime, belle Julie ; c'est peu de dire aimer, j'ai toutes les fureurs de l'amour, je suis jaloux ; je suis accablé du coup qu'on me prépare, et s'il est vrai que mon rival soit heureux, la mort est mon unique remède. Vous m'apprenez, me dit Julie des choses auxquelles je ne devrais pas répondre. Je veux bien, en faveur de l'ami, pardonner à l'amant. Vivons comme nous avons fait jusqu'ici, bannissons l'amour, et tenons-nous-en à l'amitié. Je vous assure, pour vous calmer autant que je le puis, que

si la crainte de voir un rival heureux fait votre peine, vous n'avez rien à craindre de ce côté. Je n'ai aucune idée de m'établir encore, et regarde ma liberté comme mon plus grand bien. Quelques maux, repliquai-je, que votre indifférence me cause, je sens qu'ils sont beaucoup au-dessous de ceux que je m'étais figurés; et tant que vous serez libre, il me restera du moins l'espérance de pouvoir un jour vous toucher.

Après le premier pas que j'avais fait, je vis qu'il était inutile de me contraindre. Au lieu d'employer mes soins à combattre ma passion, je cherchai tout ce qui pouvait la contenter. Julie refusa d'écouter les propositions du

baron de Munic ; ce refus m'a-nima davantage: je crus que puisque ma maîtresse n'avait rien dans le cœur, ma constance pourrait m'en rendre possesseur. Trois mois s'écoulèrent depuis ce jour, sans que j'apperçusse que je fisse aucun progrès. On m'écoutait, c'était peu. Dans la suite, on en vint jusqu'à me plaindre. Vous méritez un sort plus heureux, me disait-elle quelquefois ; si je pouvais aimer, je sens que je vous donnerais aisément la préférence ; mais je me suis fait un portrait si terrible de l'amour, que je regarde la perte de la liberté, comme celle de tous les biens Contentez-vous du titre d'ami, il donne à nos conversations un air de gaîté, que

celui d'amant lui ôterait. Et c'est ce que je fuis, lui répondis-je, que ces conversations où j'ai si peu de part; je fuis ce nom d'ami qui me rappelle votre indifférence, il est même des momens où je voudrais vous fuir vous même; mais mon cœur ne peut briser ses chaînes, il vous adore, quoique cruelle; jugez quel serait mon amour, si vous pouviez devenir sensible. Il ne me reste, lui dis-je un jour, que le désespoir pour partage; c'est de lui dont j'attends mon secours; puisque je n'ai pu vous fléchir, je vais chercher la mort, j'ai résolu de passer dans les contrées les plus éloignées, j'y vais épuiser les rigueurs de la fortune, et y cacher à l'univers entier le plus mal-

heureux des mortels. Quoi! vous voulez nous quitter? me répondit Julie? Quelle est donc la bisarrerie de votre sort, qu'il faille que vous soyez malheureux, ou que vos amis le soient? Est-ce un malheur, repliquai-je, que d'aimer l'amant le plus tendre et le plus sincère? Oui, c'en est un, me dit-elle, pour qui chérit la liberté autant que la vie. Eh bien! continuai-je, je viens vous dire un éternel adieu; je ne vous gênerai plus par des plaintes inutiles, les lieux les plus écartés seront les seuls témoins de mes regrets, je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois. Je ne pus lui dire ces derniers mots sans laisser échapper quelques larmes, elle en

en parut attendrie. Ne parlez pas, me dit-elle, c'est me désobliger plus que vous ne croyez, que de vous éloigner. N'exigez pas à présent que je vous en dise davantage, et songez que si ce n'est pas assez pour vous, c'est trop pour un cœur aussi fier que le mien. Je ne pus lui répondre, elle me quitta brusquement, et le trouble où je crus qu'elle était me flatta de l'espérance de lui être moins indifférent que je ne pensais.

Cette conversation m'enhardit; je la pressai encore pendant près de quatre mois, pour savoir si je ne pourrais jamais espérer d'être payé de retour. Les plaintes, les soupirs, les sermens, les soins re-

doublés, tout fut mis en usage. Enfin cet heureux instant que j'avais desiré sembla arriver. Dans un de ces momens où l'amour fournissait à mon cœur les expressions les plus tendres, elle parut s'attendrir. C'en est trop, me dit-elle, baron, vous avez vaincu; dix mois d'assiduité ont fait céder ma fierté à votre constance : si ma main est pour vous un bonheur, je consens à ne pas le différer. Je me jetai à ses pieds, je la remerciai dans les termes les plus vifs et les plus tendres, et je lui demandai qu'elle me permît de hâter notre union le plus qu'il me serait possible. Mon sort dépendait de moi, ayant resté de bonne-heure sans père, je ne doutai pas

que celui de Julie ne me trouvât un parti convenable. Je ne me flattai point d'une vaine espérance, il consentit à la demande que je lui fis faire. Mon amour me fit abréger toutes les longueurs : le contrat dressé, je ne disputai aucun des articles, et nous devions nous épouser trois jours après, lorsque Julie exigea que je différasse pour quinze jours. Vainement insistai-je pour le contraire. Ne me refusez point, me dit-elle, cette grâce ; que votre amour donne quelque chose à mon caprice ; je vous avouerai ma faiblesse, c'est un augure que j'ai. J'aimais trop, pour ne point lui accorder ce qu'elle exigeait. Grand Dieu ! quel bonheur fut-ce pour

moi, et combien ai-je frémi dans la suite, en pensant au sort qui m'était réservé, si j'eusse conclu mon mariage !

Ce fut donc, dis-je alors à Châteaufort, quelque accident particulier, qui vous fit rompre avec Julie, les choses étant si avancées? Pour moi je crus pour lors avec le public, que votre goût pour l'étude avait causé votre changement. Je fus bien aise, continua-t-il, pour sauver l'honneur de ma perfide maîtresse, de laisser dans cette croyance mes meilleurs amis, et de taire l'aventure que je vais vous apprendre.

Pendant les quinze jours que Julie avait demandés, j'allais souper régulierement chez elle;

j'en sortais ordinairement assez tard. Elle se retira un soir de table à cause du repas, et se plaignit d'un grand mal de tête ; elle passa ensuite dans sa chambre, et me pria de l'excuser. Je restai à veiller encore quelque-tems avec son père, après quoi je sortis pour me retirer chez moi. Nous étions dans l'été, et pour dissiper l'inquiétude que me donnait la maladie de ma maîtresse ; je fus me promener à la place St-Jacques Le silence et la fraîcheur agréable de la nuit excitèrent ma rêverie pendant près de trois heures. Il était environ minuit, et je songeais à retourner à mon logis, lorsque j'entendis un grand bruit dans la prochaine rue. La curiosité m'y

ayant attiré, je vis deux hommes qui voulaient ôter un panier à un autre. D'où vient, leur dis-je, faites-vous violence à cette personne? Monsieur, me répondirent-ils, nous faisons le devoir de notre charge; nous sommes postés pour examiner ceux qui viennent porter des enfans-trouvés à l'hôpital-St.-Jacques, et leur faire payer les cent écus de droits accordez. Nous en avons entendu crier un renfermé dans ce panier. En effet, j'en ouïs les cris dans le moment, et l'hôpital étant dans cette rue, j'étais sur le point de me retirer, lorsque cet homme me dit: Monsieur, au nom de Dieu, faites qu'on ne m'enlève point cet enfant; je n'allais point le mettre à

l'hôpital, je vais le porter à son père; vous rendez un service signalé à des gens de condition. Ce qu'il me disait excitant ma curiosité : vous n'avez rien, dis-je aux gardes, à exiger de cette homme, il n'a rien à faire avec l'hôpital, ainsi, laissez-le passer. Monsieur, repliqua l'un, c'est un prétexte dont il se sert, et lorsqu'il nous croira absens, il reviendra porter cet enfant. Comme ils résistaient toujours: Eh bien, leur dis-je, je vais mener cet homme chez moi, et je vous réponds de tout. Je lui ordonnai de me suivre. Charmé d'être défait des gardes, il n'en fit aucune difficulté. Lorsque nous fûmes entrés dans une autre rue; Monsieur, me dit-il, cette jeune

créature n'a point pris de nourriture depuis qu'il est né Il y a une nourrice qui l'attend chez son père, où je vais le porter; il serait mieux que j'allasse chez lui que chez vous. Je consens à tout, lui dis-je, pourvu que vous m'instruisiez à qui appartient cet enfant, sans quoi je croirai que vous en voulez faire un mauvais usage, je serai obligé de vous l'ôter et de vous faire arrêter. Il fit quelque difficulté de me satisfaire; mais je le menaçai de nouveau de me saisir de l'enfant; je fis même semblant de vouloir le lui enlever. Monsieur, me dit il alors, la nécessité où vous me mettez m'oblige à rompre le silence: après la manière obligeante dont vous

en avez agi, je vous crois trop honnête homme pour abuser du secret que je vais vous découvrir. Cet enfant est à une demoiselle excessivement riche, appelée Julie, et je vais le porter à son père, M. de Sainte-Croix, chanoine de la cathédrale. A ce discours, je restai immobile, mes jambes semblèrent se dérober sous moi, et peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse. Je demeurai comme un homme accablé à qui tous les sens restent suspendus. Un instant après, un mouvement de fureur et d'indignation succéda à ma première surprise. Je saisis cet homme par le bras, et le serrant fortement; imposteur, lui dis-je, je ne sais ce qui m'empêche de t'ô-

ter la vie dans l'instant. Quoi! faquin, tu ose déshonorer une fille de vertu, par un mensonge aussi noir? Il faut que je te punisse de ton audace. Avoue-moi, sans déguiser la vérité, ou ne te flatte pas d'échapper à ma fureur. Monsieur, me répondit-il, je vous l'ai dit, voilà un billet écrit de la main de Julie, et une bague de diamans que je dois rendre au chanoine, au service duquel je suis. Je pris cette lettre fatale; l'aurore paraissait déjà, je reconnus l'écriture de ma perfide maîtresse. Voici ce qu'elle contenait:

« Cantillon, votre valet-de-» chambre, est arrivé tout à » propos; il y avait environ une

» heure et demie que j'étais ac-
» couchée. Je vous envoie notre
» cher fils, ayez-en soin. Je ne
» puis vous écrire plus au long ;
» Jaqueline, ma femme-de-
» chambre, vous écrit un détail
» de tout ce qui s'est passé. »

Jugez, continua le baron de Châteaufort, de ma surprise. Ce qui diminua mon chagrin, fut le bonheur d'avoir pu éviter cette foule de maux qu'un pareil hymen me préparait. Je demandai à cette homme la lettre de la femme-de-chambre ; il me la donna ; la voici :

« Madame vient d'accoucher
» heureusement ; elle est hors de

» danger, grâces à Dieu, et vous
» écrit un billet pour vous rassu-
» rer. Dès que Marton, que nous
» avons envoyée quand le mal
» lui a pris à souper, est venu
» nous dire que tout était prêt
» chez vous, nous avons été tran-
» quilles. La chose s'est passée de
» façon que je défie le pauvre ba-
» ron d'en pouvoir jamais rien
» apprendre. Madame me charge
» de vous envoyer une boucle
» de diamans qu'elle reçut hier,
» parmi plusieurs autres présens
» de son futur époux. Elle gar-
» dera le lit sept à huit jours,
» et le mal de tête du souper
» lui servira de prétexte. »

Je remis à cet homme la lettre de

de Jaqueline, je gardai celle de Julie, et le quittai sans lui dire un seul mot. Il voulut me parler; cinq ou six coups de plat d'épée que je lui donnai furent sa réponse. Il vit que ce qu'il avait de mieux à faire, était de continuer son chemin.

Dès que je fus arrivé chez moi, tous les maux que cette aventure m'évitait se présentèrent en foule à mon esprit: à peine y laissèrent-ils le moindre regret de perdre ma maîtresse. Je résolus de reprendre mes livres et mon ancienne façon de vivre, et voulant éviter d'entendre les discours qu'on ferait sur ma rupture avec Julie, je partis pour venir dans cette maison de campagne, après lui avoir écrit

cette lettre, en lui renvoyant la sienne.

« Le hasard a fait tomber dans » mes mains ce papier ; j'ai vu » tout ce qui l'accompagnait, j'ai » même parlé à celui qui le por- » tait. Ainsi jugez vous-même de » ce que je dois faire. »

Deux jours après mon arrivée, je reçus la réponse de ce billet par un exprès. Mon premier mouvement fut de la refuser ; mais la curiosité de savoir ce qu'une femme pouvait dire dans pareille occasion, me força à la lire. Voici ce qu'elle contenait :

« J'avais appris qu'on avait ar-

» rêté celui qui portait mon fils ;
» j'étais dans des frayeurs mor-
» telles ; depuis que je sais que
» c'est vous, ma crainte est dis-
» sippé. Je vous connais honnête
» homme, vous en donnez une
» marque par la conduite que
» vous tenez, et je suis tran-
» quille. »

Je vous avouerai que ce dernier trait me frappa ; il me fit faire des réflexions si sérieuses sur le chapitre des femmes, que le poussant jusqu'à l'extrême, j'ai résolu de n'avoir jamais aucun commerce avec elles. Depuis trois ans, je jouis d'une tranquillité parfaite.

Je ne vais à la ville que lorsque mes affaires m'y appellent ab-

solument, et je reviens le plutôt que je puis jouir des biens que me procure la solitude. J'occupe mon esprit d'une lecture utile, et je m'amuse à cultiver un jardin, qui produit des fleurs et des fruits dans toutes les saisons. L'ambition, l'avidité des richesses, sont des passions qui me sont inconnues. Tous les jours naissent serains pour moi. J'ai presque oublié s'il y avait une autre façon de vivre que la mienne, et je ne m'en souviens que pour me féliciter de l'avoir quitté. Que mon exemple vous serve, poursuivit le baron de Châteaufort. Faites usage de votre raison, mon cher marquis; votre blessure est déjà à demi guérie, cherchez à la consolider pour toujours.

Ces discours, dictés par la vérité, et plus encore le bonheur dont jouissaient mon ami, me déterminèrent à quitter le monde. Je lui communiquai mon projet, il ne le désapprouva point; mais il crut que je ne devais point le précipiter. Prenez garde, me dit il, dans ce moment la solitude a des charmes pour vous; votre cœur à demi désabusé d'Elisabeth la regarde comme un secours à vos maux. Il faut, si vous voulez être heureux, être aussi détaché du monde que de votre maîtresse. L'idée de l'un est aussi capable de troubler votre félicité, que le souvenir de l'autre. Si ces embarras, ces dignités, ces charges, ces honneurs chimériques que les hommes ont

appelé gloire, ont pour vous encore des appas, n'allez point entreprendre un genre de vie que vous ne pourrez continuer; attendez et faites une épreuve de cette retraite, avant d'en choisir une où vous soyez abandonné à vous-même.

Je restai encore près de deux mois chez le baron. Mon amour pour la solitude augmentant tous les jours, je résolus de me retirer entièrement. Je ne voulus point retourner à la ville. Je fis une procuration générale de tous mes biens à mon ami : c'est lui qui en a eu soin jusqu'ici. Il m'indiqua cette maison; je la trouvai très-propre à mon dessein, je la fis accommoder, et tâchai d'y avoir

toutes les commodités de la vie. J'avais, comme vous savez, toujours aimé les beaux-arts; je trouvai dans la musique un nouveau secours pour la solitude. Frontin qui n'a jamais voulu me quitter, et qui joue très-bien du violon, me sert à faire de petits concerts. Je m'occupe aussi à peindre. A ces amusemens je joins la lecture; j'ai une bibliothèque peu nombreuse et choisie. La journée me paraît toujours trop courte. Le baron de Châteaufort, qui ne demeure qu'à trois lieues d'ici, vient passer un jour ou deux avec moi toutes les semaines. Nous nous communiquons alors le fruit de nos lectures, nous tâchons de mettre à profit les réflexions qu'elles

nous font faire. Depuis plus de deux ans que je suis ici, il me semble qu'il n'y a qu'un instant. Personne dont je pusse être connu, n'était venu jusqu'ici ; l'endroit, comme vous le voyez, est écarté et éloigné de toute habitation.

Le marquis de St. Jules ayant fini son récit, le comte de St. Hilaire lui témoigna de nouveau combien il était sensible au bonheur de le revoir. Il y a, lui dit-il, environ deux mois que je suis revenu de Paris. On m'écrivit lorsque j'y étais, que vous aviez disparu, qu'on ne savait où vous étiez allé, et que le baron de châteaufort, à qui vous aviez donné une procuration pour exiger vos

rentes et avoir soin de vos affaires, ignorait le lieu de votre séjour. Depuis que je suis arrivé, je me suis joint à vos autres amis, qui ont fait mille perquisitions pour savoir où vous étiez. Le silence que gardait Châteaufort, et son obstination à assurer qu'il ignorait votre retraite, faisait craindre que vous ne fussiez mort, ou qu'il ne vous fut arrivé quelqu'accident extraordinaire. Vous voyez, répondit le marquis, vous étiez en peine de moi, et jamais je ne fus plus heureux. Mais regagnons la maison, l'heure du souper va bientôt approcher; et si vous voulez que je ne change rien à ma manière accoutumée, je vous régalerai d'un peu de musique. Vi-

vez, lui dit le comte de St. Hilaire, à votre façon; c'est la grace que je vous demande. Le marquis appela Frontin; il ouvrit dans le salon des tableaux une armoire dans laquelle il y avait un violoncelle et un violon de Crémone Le marquis accompagna deux Sonates de Corelli, que son valet-de-chambre joua parfaitement bien; ils en joignirent deux de Mascitti à ces deux premières, et leur petit concert fini, le comte et le marquis se mirent à table. Leur conversation roula sur la tranquillité que procurait la vie champêtre. Je veux, dit le marquis de St. Jules à son ami, vous mener demain matin dans mon jardin; il faut essuyer pendant vingt-quatre

heures ma façon de vivre; vous verrez si j'ai le tems de m'ennuyer. Vous devez être fatigué de la pluie de la nuit dernière, venez vous coucher. Il faudra vous résoudre à partager la moitié de mon lit, car je n'en ai point d'autre à vous donner; vous ferez de même que le baron de Châteaufort. Dès que le jour parut, allons, dit le marquis, profitons de la fraîcheur du matin, ne perdons point dans le sommeil le plus beau de la journée. Nous imitâmes hier ces oiseaux que vous entendez; dès que le soleil eut quitté notre hémisphère, nous nous livrâmes au repos : suivons de même leur exemple, et ne consumons point la moitié des jours que la parque

nous file, dans une espèce de trépas. Je suis peu accoutumé, répondit le comte de St. Hilaire, à voir le soleil à pareille heure, mais enfin il le faut bien puisque vous le voulez. Eh quoi! lui dit son ami, aimez-vous mieux en renversant l'ordre des choses, veiller la nuit, dormir le jour, et sans l'avoir mérité, vous condamner à des ténèbres éternelles? Funeste aveuglement! Les bêtes semblent vouloir nous apprendre à vivre, et leur instinct les conduit mieux que notre raison. Le comte étant habillé, il passa dans le jardin; son ami lui donna une petite bêche, et prit lui-même un arrosoir rempli d'eau. Aidez-moi, lui dit-il, à cultiver ces fleurs.

Ce

Ce sera ici notre occupation, jusqu'à ce que la chaleur du soleil nous oblige à nous mettre à couvert. Sur les sept heures ils rentrèrent dans la maison. Saint-Jules proposa à son ami s'il voulait manger un morceau : il y consentit volontiers. Vous voyez, lui dit-il, vous n'avez besoin ni de sauce, ni de cuisinier, pour exciter votre appétit; l'exercice que vous venez de faire vous a rendu ce service sans altérer votre santé. Lorsqu'ils eurent achevé : Passons, dit le marquis, dans mon attelier; la peinture nous servira d'amusement jusqu'au dîner. Son ami s'assit auprès de lui; il prit sa palette et perfectionna un tableau qui représentait Achille déguisé

en fille avec Déïdamie. On voyait ce héros surprenant sa maîtresse à demi-nue, l'embarras où elle se trouvait était parfaitement exprimé. Dans le fond du tableau, un petit amour riait de sa timidité.

Saint-Hilaire, après avoir loué la beauté de l'ouvrage, dit à son ami : Je vous avoue que je trouve cette peinture un peu gaillarde pour un solitaire, et pour un homme qui a renoncé au sexe. J'aurais cru voir en entrant dans votre attelier ; le portrait de tous les philosophes, si les tableaux de votre sallon ne m'avaient préparé à celui-ci. Je vois, répondit le marquis de Saint Jules, que vous êtes dans l'erreur à mon sujet. Vous ne distinguez point, avec le

général des gens du monde, un galant homme qui vit dans la retraite pour en goûter les douceurs, d'un moine fainéant qui n'en connaît que le désagréable. Depuis que vous êtes ici, vous auriez déjà pu vous appercevoir de la différence; mais vous la comprendrez mieux par le raisonnement que par la pratique. Ce que le commun des hommes appelle moines, solitaires, hermites, sont ordinairement des gens de la lie du peuple, que la fainéantise et la paresse font entrer dans les cloîtres: parmi cette foule de religieux mendians, à peine en trouve-t-on quelqu'un qui aient une ombre de science; l'ignorance chez eux tient lieu de mérite. Un

capucin habile à la quête, est aussi estimé dans son ordre que Bourdalone chez les jésuites, ou Malebranche à l'Oratoire. Comment des gens de cette espèce peuvent-ils se suffire à eux-mêmes? ils sont agités dans leurs cellules de mille passions. Si la grandeur, l'amour des richesses ne les tourmentent pas, ils en sont en revanche dévorés par la haine qu'ils se portent mutuellement, par l'ambition de devenir gardien, sacristain, portier : ils sont en proie à la gourmandise; une portion plus grande ou plus petite d'une demi-once, met en désordre toute une communauté. L'amour même les suit dans leurs retraites : comme ils ont la plupart embrassé leur

état dans l'enfance, que leur solitude n'est point le fruit de la réflexion, ils se forment du monde qu'ils ont quitté sans le connaître, mille idées chimériques ; une servante de cinquante ans est pour eux une Hélène, et malgré la contrainte où ils sont retenus par les magistrats et les évêques, ils ne laissent pas de s'émanciper dès qu'ils en trouvent l'occasion. Je regarde un moine comme un homme a qui l'on fait vœu à l'âge de quatorze ans d'être tourmenté dans la solitude, de toutes les passions du monde.

La retraite, selon les philosophes, est le fruit des réflexions sur nous-mêmes. C'est là l'action du sage la plus raisonnée et la

plus méditée. Chez les moines, c'est l'effet de la première idée d'un jeune homme de quatorze à quinze ans, qui se connaît encore moins lui-même que l'état qu'il embrasse.

Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je considère la façon dont les religieux font des solitaires. On rase la tête à un homme, on le revêt d'un sac lié avec une corde, on lui fait faire mille impertinences, baiser la terre, manger la soupe à genoux; après avoir été tourmenté pendant un an, il fait vœu de l'être le reste de sa vie. Il arrive ordinairement que malgré le défaut d'éducation et l'ignorance qui l'environne, la raison vient à percer cet affreux

fluage. Il reconnaît son état, il voit l'impossibilité d'en sortir; sa douleur est son premier recours; la fourbe, l'hypocrisie, la débauche, son dernier refuge.

Voilà, mon cher Saint-Hilaire, si je ne me trompe, un portrait assez vrai de vos dévots solitaires; voici celui d'un philosophe, d'un homme sage, d'un homme non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Il ne s'impose aucune règle à laquelle il soit nécessité; il sait que l'homme, ennemi de la contrainte, hait naturellement tous les liens qui le tiennent esclave. La raison est sa règle, l'honneur et le bon-sens ses supérieurs. Sa retraite n'est point le fruit d'un caprice ou d'une ter-

reur panique ; en quittant le monde, il en fuit les embarras, sans haïr les humains. Il ne voit rien que d'insensé et de fou à s'habiller d'une façon ridicule, à ruiner sa santé. Il ne croit pas devoir bannir les plaisirs qu'il goûtait dans le monde, et qui n'agitaient point son cœur de mouvemens violens. Ils n'avaient rien alors de contraire à l'honnête homme, pourquoi lui seraient-ils devenus interdits ? Ce qui est vicieux, l'est pour tous les hommes ; il n'y a pas deux différentes vertus, le crime est toujours crime ; la naissance, la valeur, l'esprit ne peuvent bonifier une mauvaise action. Si le crime pouvait recevoir quelqu'adoucissement, ce serait dans

la retraite, parce qu'il est moins connu, mais puisque le premier mal qu'un honnête homme fait, est de se manquer à soi-même, sa faute le suit dans la solitude comme dans le monde. Ce n'est point, pour se tourmenter, qu'un homme sage semble se séparer des hommes, il n'a garde de s'imposer de nouvelles loix, il se contente de suivre celles qu'il a trouvé prescrites; s'il s'en fait de nouvelles, il se réserve d'être le maître de les changer; il s'en rend le souverain et point l'esclave. Content de rallentir ses passions, et de les gouverner par sa raison, il ne se flatte point de les dompter à son gré, et ne se fait point un monstre de ce qui fut autre-

fois pour lui un amusement innocent. Ainsi, mon cher ami, poursuivit le marquis de Saint-Jules, je peins Déïdamie surprise par Achille, sans croire me mettre au risque de troubler mon repos.

Je commence à comprendre, répondit le comte de Saint-Hilaire, quelle est votre façon de vivre. Vous avez conservé dans la solitude tous les plaisirs que les honnêtes gens goûtent dans le monde, et vous n'avez fait que leur ôter le moyen de nuire en devenant trop violens. C'est là, dit le marquis, à quoi je travaille depuis deux ans; et voilà, mon cher, le but de la philosophie la plus parfaite.

Frontin, qui vint avertir qu'on

avait servi à diner, interrompit leur conversation. Au sortir de table, le marquis dit à son ami : Il faut que j'exige de votre complaisance, que vous vouliez me mettre au fait de ce nombre d'aventures que vous avez eues ; je n'en ai jamais su un détail bien précis, et je ne doute pas que dans la vie d'un homme qui a été livré autant que vous dans le monde, il n'y ait de quoi profiter. Je ne tarderai que jusqu'à l'heure de la promenade à vous satisfaire, répondit le comte. Nous choisirons le même endroit où vous me racontâtes hier votre histoire. Passons dans votre bibliothèque, en attendant que la chaleur du soleil ait cessé. Comment !

poursuivit le comte en entrant ; voilà bien peu de livres ! vous n'avez pas six cents volumes. J'en trouve quelques uns de trop, reprit le marquis. Pour vous en faire convenir, faisons-en la revue.

Cette première tablette est occupée par les philosophes. Voilà les œuvres de Platon ; divin dans bien des endroits, homme dans les autres, souvent faible, mais toujours ingénieux.

Voici Aristote, dépouillé du ramas des visions de ses commentateurs, et purgé de ce fatras d'idées mal digérées et mal conçues ; fautif moins souvent que n'ont cru nos derniers modernes, infiniment moins parfait que n'ont pensé nos anciens.

Ce

Ce livre qui suit après est la philosophie d'Epicure, mise en vers par Lucrèce; système charmant, spirituel, amusant, vraisemblable même; gouté dans l'antiquité, et reçu avec plaisir de notre tems dans les écrits de Gassendi qui l'a renouvelé.

C'est lui dont voilà les ouvrages, savans, profonds, curieux; mais qui sont plus l'histoire de la philosophie, que les sentimens particuliers d'un philosophe.

Ces volumes que vous voyez là, sont les œuvres de René Descartes. La raison, le bon sens et la philosophie lui ont plus d'obligation qu'à l'étude de trois mille ans de suite. Il eut des ennemis en grand nombre, jaloux de son mé-

rite et de sa gloire; il ne les combattit que par la science et la vertu. L'ignorance le regarda comme un athée, la philosophie scholastique comme un hérétique; et pour faire goûter sa raison dans son pays, il fut obligé d'aller en faire luire le flambeau dans le fond du Nord, et de le faire transpirer en France peu-à-peu.

Ces deux philosophes à côté, sont Bernier et Rohault, l'un élève de Gassendi, et l'autre de Descartes; dignes disciples tous les deux d'aussi illustres maitres.

Malebranche est l'auteur du volume qui suit. Il rechercha la vérité avec une étude profonde, et s'il ne la tira pas du puits entièrement, du moins l'apperçut - il

Ces livres reliés en parchemin, sont deux auteurs anglais; l'un est le fameux Hobbes, l'autre l'illustre Newton : grands tous les deux dans leurs idées, sublimes dans leurs pensées, profonds dans leurs réflexions, inventifs dans leurs systêmes; beaucoup moins cependant au-dessus de Descartes, que ne le pense leur nation.

Voici trois auteurs qui sont dignes d'instruire l'univers entier. Le premier est Locke, anglais; vrai dans ses principes, juste dans ses conséquences, suivi dans ses discours, pressé dans ses démonstrations; sans défaut enfin, si l'humanité n'en exigeait quelqu'un.

Le second est La Bruyère. On

dirait qu'il a trouvé le moyen de lire dans tous les cœurs; semblable à une divinité, il connait les pensées les plus secrettes, il voit dans les replis les plus cachés; le savant, l'ignorant, la prude, la coquette, le courtisan, le bourgeois, l'homme d'épée, l'homme de robe, tous ces états sont justement définis; et de leurs caractères généraux il en naît mille particuliers, qu'il rend sensibles, frappans et utiles. On dirait que ses écrits sont la critique du genre humain, et le contre-poison de la folie, de la vanité, et de l'ignorance.

Le troisième est Montagne; moins concis que La Bruyère, mais aussi universel; trop vrai et

trop sincère pour être décisif, mais ses doutes instruisent plus que les décisions les plus exactes.

Voilà les pensées de Pascal; génie surprenant, semblable à ces feux célestes qui éclairent en tout tems; ayant même de la justesse dans des thèses fausses. Cet autre livre contient ses Lettres Provinciales, chef-d'œuvre pour le stile et la vivacité du génie; ouvrage indigne de la plume d'un galant homme; ramas d'injures, d'autant plus sensibles et outrageantes, qu'elles sont enveloppées d'un sel aimable qui en augmente le venin.

Ces deux gros volumes sont les œuvres de Plutarque et de Senèque. Le premier m'instruit en

m'amusant ; le second m'entraîne malgré moi dans le chemin de la vertu : peu soigneux de me plaire, il ne veut que me convaincre.

Cette petite brochure est un livre nouveau, condamné en naissant, et qui vivra malgré cela dans la postérité ; il contient les Lettres philosophiques de Voltaire. Elles ont attiré à leur auteur la haine des moines et des ignorans : il aurait dû s'y attendre ; pourquoi louait-il les savans, et se divertissait-il aux dépens des gens à qui la religion ne sert que de masque pour duper le monde ? On lui eût pardonné ses Lettres trop hardies sur les Quakres, on n'eût rien dit sur son exposition du Sys-

tême de Locke sur l'Ame, s'il eût pu se contraindre sur les ecclésiastiques anglais, et n'en pas faire avec les nôtres un parallèle désagréable.

Ce dernier volume est dans le cas de ceux que je voudrais réformer; c'est un ramas de visions et d'identités chimériques de Scot, grossi de toutes les puérilités scholastiques.

A côté est encore un livre dans le même cas; c'est un Cours de philosophie Thomistique, où parmi une infinité de mauvaises choses, il y en a quelques-unes de bonnes.

Cette autre tablette contient les historiens grecs et latins: auprès d'eux sont nos meilleurs

historiens français, tels que De Thou, Mézerai, le P. Daniel, bien au-dessous des Xenophon, des Tite-Live, des Tacite et des Salluste; mais cependant bien au-dessus du médiocre.

Voilà toutes les œuvres de Bayle; esprit universel, dont l'érudition et la littérature surprennent; curieux, instructif, agréable dans son dictionnaire; persuasif dans son Commentaire philosophique; digne d'instruire les plus savans dans sa république des Lettres; mais grand, vaste, sublime, profond, concluant, parfait enfin dans ses pensées diverses sur les comètes.

Toute cette planche est couverte de poëtes grecs et latins:

Homère, Pindare, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Ovide, Térence, Juvénal, Perse, Tibulle, Catulle et Properce. Ces auteurs, plusieurs fois critiqués par des génies médiocres, toujours révérés, imités par les grands hommes, et rarement égalés, y tiennent le premier rang. Ils sont accompagnés de quelques italiens ; le Tasse, l'Arioste, le Guarini, Pétrarque, sont les principaux.

A côté sont les français ; il n'y a des anciens que Marot, Malherbe et Regnier ; Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine et Molière, sont la base et le fondement des modernes. Rousseau serait venu immédiatement après, et même eût pris place parmi eux,

s'il n'eût fait ni des comédies, ni des odes allemandes habillées à la française, et qu'il n'eût mis au jour que son édition de Soleure. Le poéme de la Ligue, la Tragédie d'Œdipe, celle de Zaïre, les Œuvres de Crébillon, celles de Capistron, les Eglogues de Fontenelle, une ou deux pièces de la Grange, quelques poésies de madame Deshoulières et de la comtesse de la Suze, le Voyage de Bachaumont et de la Chapelle; voilà tous les auteurs que vous voyez dans cette tablette Ces trois volumes du coin sont les Œuvres de La Motte; j'ai été forcé de les acheter en entier, en faveur de sa prose et d'une quinzaine d'Odes. C'est-là, parmi ce nom-

bre infini de Poëtes français, les seuls à qui j'ai cru devoir donner l'entrée de mon cabinet; j'en ai banni les autres, pour ne point déshonorer ceux-ci par la mauvaise compagnie.

N'avez-vous rien de l'Académie française, dit le comte de Saint-Hilaire à son ami. En quittant le monde, lui répondit le marquis, j'ai cru qu'un ramas de complimens m'était inutile, et qu'il occuperait une place dans ma bibliothèque que je pourrais remplir plus utilement. J'ai même peu de ces journaux qui s'impriment dans divers endroits de l'Europe: je les regarde comme des crieurs publics, gagés des libraires pour duper le lecteur et accréditer les

livres qu'ils impriment. J'ai pourtant le journal des Savans, et la Bibliothèque raisonnée : ces deux ouvrages sont aussi instructifs qu'amusans ; et ceux qui en sont les auteurs savent joindre l'agréable à l'utile. Le baron de Châteaufort a le soin de m'en envoyer les volumes nouveaux.

Et cette dernière tablette, dit Saint-Hilaire, quels livres contient-elle ? Ce sont des romans, dit le marquis. Des romans ! s'écria le comte : quoi ! les philosophes lisent des Romans ? Eh ! pourquoi n'en liraient-ils pas, répondit son ami : leur est-il défendu d'amuser leur esprit et de se dissiper par une lecture enjouée ? Il est même des romans dans lesquels

quels il y a autant à profiter que dans les livres les plus sérieux. Croyez-vous que le Télémaque, chef-d'œuvre de l'esprit humain, soit moins capable de former les mœurs, que les Essais de morale de Nicole, ou les Offices de Cicéron ? Des leçons données par un maître qui sait les rendre aimables, font plus d'effet que celles d'un homme qui touche l'esprit sans gagner le cœur. Le bon sens de Don Quichotte, dans tout ce qui ne regarde pas la chevalerie, paraîtrait moins sans l'opposition de sa folie, causée par l'amour des aventures, et quelqu'esprit qu'eût l'auteur de ce livre, il aurait à-la-fin ennuyé son lecteur, si content de moraliser, il n'eût égayé

sa matière par les bons mots de Sancho-Pança, et par le récit de plusieurs histoires galantes, écrites poliment et racontées agréablement.

J'ai eu au commencement de ma solitude plus d'obligation à Michel de Cervantes qu'à Epictète. Ce dernier me donnait des consolations affligeantes, et l'autre dissipait sur-le-champ ma mélancolie. Je conviens que tous les romans que voilà ne sont point de la beauté de ces deux premiers; mais quand ils n'auraient que le talent d'amuser l'esprit sans le fatiguer, ils seraient très-utiles dans la solitude. Je n'ai pourtant que les meilleurs; la Cléopatre, la Cassandre et le Pharamond, de la

Calprenède. Je suis fort ami et serviteur de tous ces héros, princes et princesses, le récit de leurs aventures m'a souvent amusé ; je les aime d'autant plus qu'ils ne sont point d'impitoyables discoureurs, ainsi que dans le Cyrus et dans la Clélie, que j'ai bannis à perpétuité de mon cabinet. L'Ariane de Desmarets, le Polexandre de Gomberville, n'ont pas eu le même sort; je leur ai autant d'obligation qu'aux romans de la Calprenède ; les voilà reliés en basane, auprès des ouvrages de madame de Villedieu, qui seraient les chefs-d'œuvres des petits romans, si mademoiselle Barbier n'avait composé le Théâtre de l'Amour et de la Fortune. J'ai

encore quelques romans nouveaux, écrits d'un stile pur et amusant : les Mémoires de madame de Barnevelt, le Cléveland, le Paysan parvenu, sont de ce nombre ; et lorsqu'il en paraît quelqu'un de cette façon, je suis charmé de l'avoir. Voilà un livre nouveau que le baron de Châteaufort m'envoya il y a cinq jours, ce sont les Mémoires du marquis d'Argens. Les aventures sont vraies ; elles sont écrites d'un stile simple, et tel qu'il convient à un homme de condition. Il serait à souhaiter que l'auteur qui a du génie et de la vivacité, eût un peu plus ménagé les gens dont il parle. Il y a quelques Lettres de lui sur les mœurs de divers peu-

ples, qui les caractérisent assez bien.

Quel est ce livre couvert de papier bleu, que je vois sur votre bureau, dit le comte de Saint-Hilaire? C'est Théagène et Chariclée, répondit son ami; roman fait par un évêque, qui aima mieux renoncer à sa dignité, que de désavouer d'en être l'auteur. Si un bon livre peut récompenser de la perte d'un évêché, il n'eut pas tort d'abandonner le sien. Pour moi je n'en eusse rien fait, dit le comte; et je t'avoue, mon cher marquis, que j'aimerais beaucoup mieux une abbaye que tous les romans du monde.

Pendant la conversation des deux amis, le soleil avait baissé.

Ils sortirent pour s'aller promener à la prairie, et dès qu'ils y furent arrivés, Saint-Jules pria Saint-Hilaire de se souvenir de la parole qu'il lui avait donnée. Je le veux bien, dit le comte, et je vais vous satisfaire.

Fin du Tome premier.

BINDING C... JAN 8 1969

PQ
2260
G344M2
t.1

Gensard
M. de Saint-Jules

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY